

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des
Livres

Champigny
"LA PLUS GRANDE LIBRAIRIE
FRANCOPHONE D'AMÉRIQUE"
P. Vennat, La Presse
4380 ST-DENIS, MONTRÉAL
H2J 2L1 TEL. (514)844-2587

Montréal, samedi 1er février 1992

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

Les lettres de détresse

LETTRES À LA NRF

Louis-Ferdinand Céline
Gallimard, 1991, 618 pages

MORT À CRÉDIT

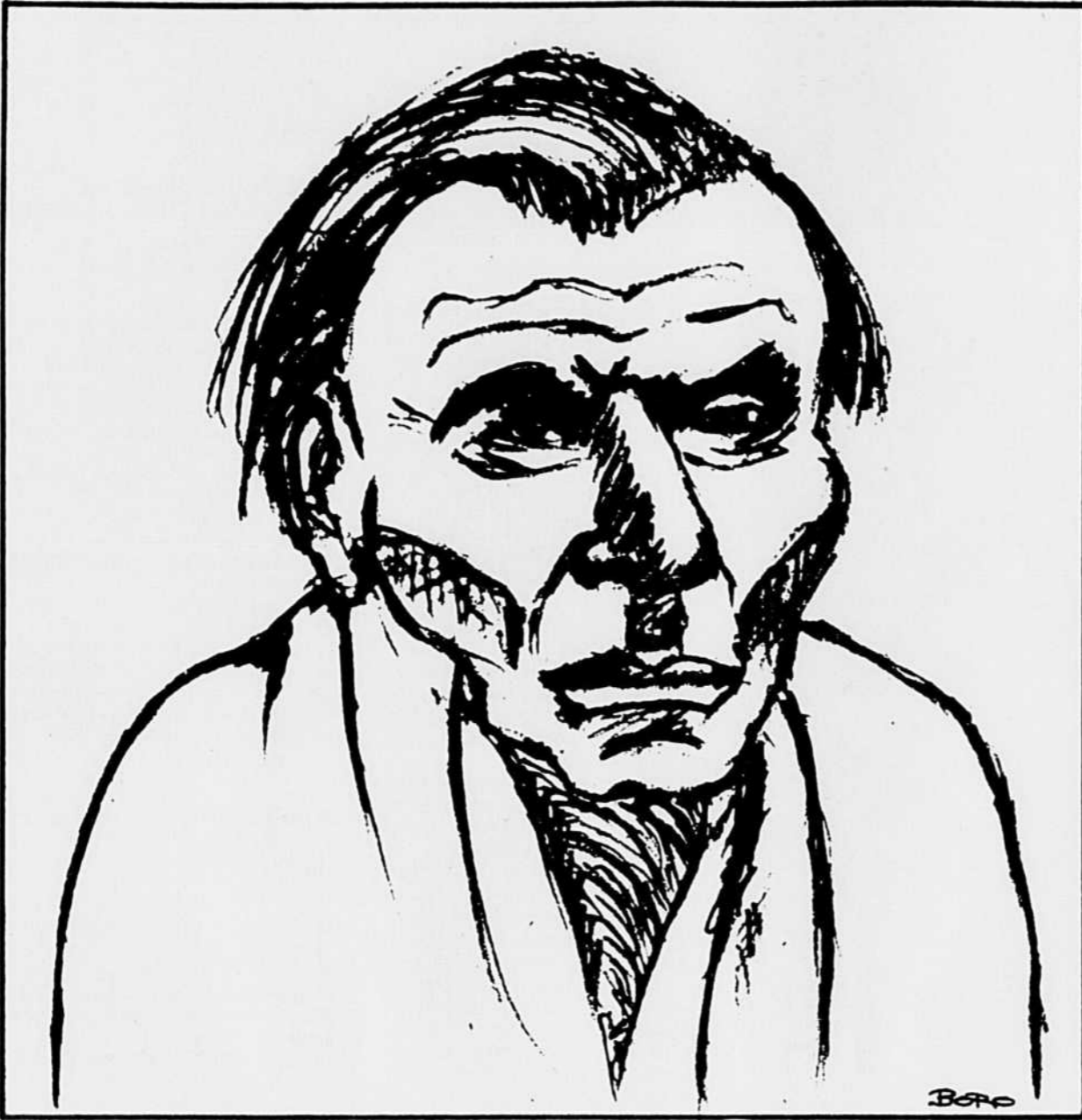
Louis-Ferdinand Céline
Illustré par Tardi
Futuropolis, Gallimard, 1991

Robert Lévesque

LE 30 JUIN 1961 : au matin, dans sa maison de Meudon d'où il voit au loin la masse indistincte de Paris, Louis-Ferdinand Destouches écrit à Roger Nimier qui s'occupe de lui chez Gallimard : « je veux passer la 70e borne en plein effort ». Il n'a pourtant que 67 ans. Dans la même journée, il écrit aussi au patron, Gaston Gallimard : « Je crois qu'il va être temps de nous lier par un autre contrat, pour mon prochain roman 'RIGODON'... dans les termes du précédent sauf la somme — 1500 NF au lieu de 1000 — sinon je loue, moi aussi, un tracteur et vais défoncer la NRF, et pars saboter tous les bachots ! Qu'on se le dise ! Bien amicalement votre, Destouches ».

Le lendemain il est mort. Rupture d'anévrisme. Le docteur Destouches, qui a écrit un jour à son « cher Gaston » qu'il insulte et ridiculise à pleines lettres : « vous verrez que je finirai par être l'auteur le plus maudit du Siècle », laisse en mourant l'oeuvre littéraire de Louis-Ferdinand Céline (il avait pris le prénom de sa grand-mère adorée comme nom de plume), l'une des plus phénoménales du siècle, l'oeuvre d'un immense écrivain, styliste et populiste, au ton cru et tendre à la fois, 15 ouvrages en tout et partout dont les principaux romans, *Voyage au bout de la nuit*, *Mort à crédit*, *D'un château l'autre*, sont aujourd'hui des chefs-d'oeuvre incontestés de l'histoire de la littérature.

Lui, il les appelait ses « ours », ces longs récits en forte partie autobiographiques, en forte partie réinventés, qui furent d'abord refusés par Gallimard (comme Proust) dans les années 30 pour y être repris après la guerre alors que Céline, le pamphlétaire antisémite odieux de *Bagatel-*



les pour un massacre en 1937 et de *Les Beaux draps* en 1941, l'auteur débraillé et célébré dans Paris occupé par Drieu et Rebatet et les collaborateurs de tous poils, le fuyard de Sigmaringen en 1945, le monstre que

certains (Roger Vailland, entre autres) auraient voulu fusiller à l'épuration, le prisonnier (18 mois) de Vestre Faengsel à Copenhague, puis l'amnistié vieilli de 1951, redevenant peu à peu, la tempête apaisée, honte

ue (il écrit le 27 février 49 à Jean Paulhan : « notre lutte antisémite est stupide. *Le Juif c'est nous* si j'ose dire »), le féroce défenseur de son oeuvre, le protecteur de ses « ours », qui va livrer depuis Meudon, de 1951

à sa mort, dix ans de combat serré pour ramener ses romans en vitrine, en écrire d'autres, et réclamer sans cesse à Gaston Gallimard « la Pléiade, entre Bergson et Cervantes » !

Oui, Céline est sûr de lui, de la nouveauté et de la grandeur de son oeuvre romanesque (lettre du 17 janvier 49 à Paulhan : « tout mon travail a été précisément d'essayer de rendre la prose française plus sensible 'raide, voltairisée, pétante, cravaqueuse et méchante' en lui injectant un langage parlé, son rythme, sa sorte de poésie et de tendresse malgré tout »). Oui, il va se battre dans des centaines de lettres à la NRF, à la « nénéref » écrivait-il, apostrophant tout ce qui y bouge : Jean Paulhan qui pourtant est celui qui le ressuscite littérairement après la guerre, Claude, Robert et Gaston, le patron Gallimard, des secrétaires éfarouchées, puis le gentil Roger Nimier qui sera le seul à échapper aux foudres du vieillard atrabilaire de Meudon.

La publication de ces 744 « lettres à la NRF » chez Gallimard, 30 ans après la mort de Céline, est un événement à plusieurs points de vue. Il y a eu dans Paris une controverse (comment peut-on parler de Céline sans ces traces de rancune, d'hypocrisie, de vengeance, de jalousie entremêlées), mais il y a dans cette brique de plus de 600 pages un extraordinaire journal de combat, la drôle et pathétique guerre d'un écrivain, insistant, insupportable, cynique, obsessionnel, injuste, bouffon, violent, mais jamais vraiment impoli, à l'égard véhémement, à la courtoisie péremptoire, la véritable croisée d'un homme seul dans la littérature (lettre d'avril 48 à Paulhan : « il faudrait que je vive mille ans pour dégueuler tout ce que je pense de mes confrères ») qui veut à tout prix sauver ses livres après avoir eu la vie sauve.

Bien sûr que Louis-Ferdinand Céline, avant et pendant la guerre 39-45, est allé trop loin. Ses pamphlets antisémites et colériques — *Bagatelles pour un massacre*, *L'École des cadavres* et *Les Beaux draps* — sont

Voir page D-4 : Céline

Une rentrée politique

Serge Truffaut

LE RÉFÉRENDUM de 1980, la Commission Dobbe-Beaudoin, la crise d'octobre 70, René Lévesque et Pierre Elliott Trudeau, les rêves indépendantistes de Hubert Aquin, les textes nationalistes du siècle dernier comme ceux d'aujourd'hui, la souveraineté-association et la pléthore de formules qui font les choux gras des constitutionnalistes vont imprimer leurs marques sur la rentrée livresque du présent hiver.

Contexte politique oblige, les principales maisons d'édition québécoises, histoire d'alimenter le débat et de profiter d'une situation où la politique a pris le pas sur l'économie, vont nous proposer au cours des prochaines semaines davantage d'essais traitant des sujets et des faits mentionnés que des fictions.

L'heure est d'autant moins au romanesque que cette récession, qui nous a tous laissés pantois, s'est accompagnée d'une TPS qui, sur les livres, ceux des comptables s'entend, a creusé des cicatrices financières qui ont obligé l'ensemble des acteurs de cette industrie à prendre les plus de la prudence. Et comme dans le monde des livres, l'essai à la vertu anti-cycliques identiques à celles qu'ont les compagnies dites de services publics sur les cotes boursières, il aura normalement le dessus sur l'aventure et la poésie.



PHOTO KÉRO

Hubert Aquin

Surtout que l'essai va profiter cette année d'une conjonction de facteurs qui lui sont hautement favorables. Le débat entre nationalistes et fédéralistes mis à part, cette année sera aussi l'année de Montréal. Pratiquement tous les éditeurs vont publier des ouvrages qui souligneront ou qui, plus précisément, accompagneront le 350e anniversaire de Montréal. Mais que les amateurs qui, pour la fiction canalisent toutes leurs affections, se rassurent : des romans et des poèmes, il y en aura.

Question souveraineté, histoire et parcours des indépendantistes, VLB et L'Hexagone, deux filiales du Groupe Ville-Marie Littérature se distinguent par le nombre de titres qui seront prochainement mis en vente. Ainsi que le confie Jacques Lancôt, qui dirige VLB tout en chapeautant L'Hexagone et Quinze, il était important qu'en cette année où nous nous promet un référendum on fasse l'effort de publier des ouvrages ayant trait à ce vaste sujet.

Seulement chez VLB, on nous promet *Le référendum confisqué* de Claude-V Marsolais, journaliste au quotidien La Presse, qui a produit « un livre polémique qui va faire du bruit car il révèle des choses jusqu'ici inconnues » de souligner Lancôt. *Mon appartenance* de Claude Corbo, recteur de l'Université du Québec à Montréal, est davantage un témoignage qu'un essai. Un livre d'émotions plutôt qu'un livre de raisons.

Les obstacles à la souveraineté : l'opinion des experts, toujours chez VLB, a été confectionné par une quinzaine de spécialistes qu'ont réunis et dirigés François Rocher et Alain G. Gagnon. « En fait, ces experts expliquent comment on pourrait faire la séparation dans pratiquement tous les domaines, que ce soit la monnaie, l'immigration, l'em-

Voir page D-4 : Rentrée

ROBERT LALONDE

Des enfants et des peurs

Odile Tremblay

TOUT AU LONG de sa vie, des amis bien intentionnés l'ont sommé de se brancher : « Choisis. T'es un acteur ou t'es un écrivain ? Décide, enfin, quoi ? » Mais lui, il persistait à se disperser aux quatre vents. Pas de case unique sur sa feuille de route, mais des tiroirs multiples qui communiquent entre eux on ne sait trop comment. « J'adore bouger. C'est l'impuissance, l'immobilité qui me tuent », professe-t-il.

Robert Lalonde, c'est un peu notre Cocteau, tout éparpillé, tout écartillé, touche-à-tout oui, mais avec talent, avec passion surtout. Ses cinq premiers romans lui valaient quatre prix littéraires (dont le Robert-Cliche 81 pour *La Belle Épouvante*). À la scène, il a cumulé les grands rôles, dans *Ha! Ha!*, *Le syndrome de Cézarne*, notamment. On n'a qu'à ouvrir la télé pour le voir apparaître dans les téléromans *Marilyn* ou *Montréal ville ouverte*. Le soir venu, il se jette sur son piano, improvise des heures durant, entre quelques cours qu'il donne au Conservatoire et des répétitions de théâtre. Et voici que le Seuil publie son dernier roman, *L'Ogre de Grand Remous*, qui consacre encore un peu plus son talent littéraire.

Tout en se défendant d'être un « vrai écrivain » (mais l'espèce existe-t-elle ?), Robert Lalonde écrit tous les jours et s'attache tellement à ses livres qu'il a du mal à s'en séparer. Ça faisait bien deux ans et demi que *L'Ogre de Grand Remous* traînait dans ses classeurs. Il le corrigeait, il polissait, élaguait, coupait.

« Je suis une espèce de Julien. On me considère comme un tripeux, un cœur de bois à l'ancienne mode. Moi qui suis si douloureusement concerné par l'apparente errance de l'âme contemporaine. »

Un an de plus, et il ne serait sans doute pas resté dix lignes au roman. Robert Lalonde est l'écrivain de l'éclipse, de la phrase qui suggère tous les possibles. Ses romans, il les rédige sur deux cahiers à la fois. Le vrai, et celui de la main gauche bourré de scories. « Trop d'auteurs laissent les exercices de réchauffement traîner dans leurs récits, estime-t-il. Au lieu de raconter les personnages, il faut dire 'Action' et les regarder agir ».

L'Ogre de Grand Remous est une cantate à plusieurs voix, le roman de quatre frères et soeurs jadis abandonnés par leurs parents et qui ruinent le passé, le réinventent pour le rendre supportable. Tous frayent avec l'irréel, sauf un, Julien, officiellement fou, le seul être sage et lucide de l'histoire, en fait. *L'Ogre de Grand Remous* tient du roman policier, du mythe et du conte. Le Petit Poucet, ce héros de Perrault qui a tant terrifié l'enfance de l'auteur, hante les pages en contrepoint. La structure est éclatée, les narrateurs multiples,

la langue très belle, très épurée. Le thème du livre est la quête d'identité, ce sentiment d'abandon à la base de toutes les terreurs adultes, le mal de l'époque, de l'avis de l'écrivain. « Quelque part, Aline dit : 'on est réconciliés, mais irréconciliables'. C'est la phrase clé du récit ».

« Je suis une espèce de Julien, confesse-t-il. On me considère comme un tripeux, un cœur de bois à l'ancienne mode. Moi qui suis si douloureusement concerné par l'apparente errance de l'âme contemporaine ». Lalonde tient du philosophe zen, avec un look à l'avenant. Il porte le symbole du Yin et du Yang tatoué sur le biceps et un T-shirt orné de gros grizzlis du type sauvons-la-nature-sauvage.

Dans ses propos, il est de ces gens, de loin les plus intéressants à interviewer, qui s'attachent à l'essentiel plus qu'à l'anecdote. On me l'avait décrit taciturne, silencieux. Pourtant, le chat ne lui a pas avalé la langue aujourd'hui, et ses paroles dévalent comme un torrent. Robert Lalonde causera de cosmogonie, du déterminisme (« a-t'on jamais le choix dans la vie ? », demande-t-il, songeur), du bonheur qui s'abreuve à la tragédie et de l'émotion qui guide tout. « On écrit pour exprimer la complexité de la nature humaine ». Je est un autre, dit-on. Le Robert Lalonde des téléromans aussi, lui qui avoue trouver leur univers d'images trop explicites, tellement simplifiés, pour ne pas dire simpliste. Le théâtre, l'écriture l'interpellent plus profondément.

À travers son oeuvre, la nature est plus qu'un cadre, mais une figure

Voir page D-2 : Lalonde



PHOTO JACQUES GRENIER

Robert Lalonde

UNE PREMIÈRE AU QUÉBEC

DENIS GOULET — ANDRÉ PARADIS

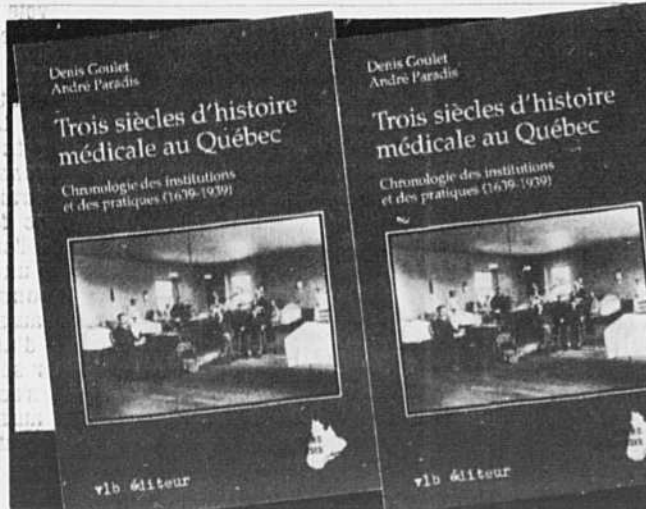
TROIS SIÈCLES D'HISTOIRE MÉDICALE AU QUÉBEC

Chronologie des institutions et des pratiques médicales de 1639 à 1939

Comment les générations qui nous ont précédés se soignaient-elles? Comment faisaient-elles face aux épidémies? Pour la première fois, initiés et profanes trouveront rassemblées dans un même ouvrage — fruit de plusieurs années de recherche — des données, jusqu'ici éparses, sur trois siècles de pratique médicale.

530 pages
28,95 \$

vib éditeur LA PETITE MAISON
DE LA GRANDE LITTÉRATURE



le plaisir des
Livres

Passages

Robert LÉVESQUE
Le
▲ Bloc-notes

VOUS parler de la mort, ce matin ? Est-ce bien raisonnable ? Alors que je referme tout juste (lecture terminée dans l'autobus, sans savoir si ça vous rend triste ou gai) un tout mince premier roman (123 pages, un long paragraphe qui célèbre la vie dans un souffle si sûr) écrit par un garçon de 23 ans qui est danseur à l'Opéra, qui aime Paris comme une femme, qui la décrit dans ses fentes, ses remarquables éclaircies, ses rues mouillées, ses matins blêmes, qui en palpe l'épiderme, qui en hume l'odeur, la véritable odeur d'un corps après la pluie...

Oui, vous parler de la mort, tout de même. Parce que si David di Nota (c'est lui le danseur qui débarque dans la littérature et réussit ce premier solo) aime la vie parce qu'il meurt — il va mourir, il est mort — d'amour pour sa Sophie, l'autre femme de ce roman vif avec Paris, Paris-la-vie, Paris-Sophie, Paris-larombée-dans-l'enfance-quand-on-st-amoure ux, il y a dans ce brillant déversement d'amour pour une ville, pour une fille, l'annonce d'une mort. De la mort.

« Ne me demandez pas comment je suis mort », annonce-t-il à la première phrase avant de nous raconter, « à titre posthume seulement », l'état dans lequel il se trouve ce matin-là où il prend l'autobus, après la rupture, sous la pluie battante, où rien n'est triste parce que rien n'est dommage, que la pluie s'abat, qu'une vie s'égoutte avec une régularité formidable, avant de disparaître, ayant accumulé une somme de gestes sans importance auxquels personne ne fait attention, et qu'on redécouvre le bonheur qui nous saute à la gorge et que l'on meurt, menteur, que l'on expire, comme Molière en scène que l'on va porter chez lui à la course, et que le silence se fait sur le reste du monde, parce que c'est fini, parce que le rideau tombe, parce que Sophie est partie, parce qu'après tout on aime mourir sous la pluie, entre les seins d'une ville que l'on a tant aimé.

☆☆☆

Vous parler de la mort, aussi, parce qu'Hervé Guibert a quitté ses villes, il est mort le 27 décembre dernier 14 jours après une tentative de suicide. Sa mort annoncée, sa mort certaine, dont il observait la lente progression détériorante et sidatique comme on assiste à une expérience sur une souris blanche, il en a eu marre. Ras-le-bol. Vivement



Les yeux d'Hervé Guibert.

le grand dimanche. Il a voulu précipiter le dernier passage, sécher les dernières observations et faire au dernier jour des classes la mort buissonnière.

Jusqu'à la presque fin il avait pourtant (d)écrit ce grand parcours, cette rue sans issue où l'on ne rencontre que soi en chemin. Il y avait eu le livre du choc, *À l'ami qui ne m'as pas sauvé la vie*, celui de la mise en route, *Le protocole compassionnel*, il y a maintenant, rapport d'étape, ce « journal d'hospitalisation » tenu du 17 septembre au 8 octobre 1991, chambre 365, « dans de bons vieux draps d'hôpitaux bien usés », où il écrit à 36 ans : « J'ai peut-être fait la connaissance, aujourd'hui, de la chambre dans laquelle je vais mourir. Je ne l'aime pas encore ».

Hervé Guibert, qui était aussi photographe, écrit le 17 septembre 1991 : « Vision de l'oeil droit bousillé; difficile de lire. Écoute de la musique : pas encore sourd ». On lui a annoncé qu'il est atteint du cytomégalovirus : « Du verre à même la rétine ». Hervé Guibert a mis de la littérature dans sa déchance physique, dans sa mort désagréable. Il a écrit par réflexe de vie, un réflexe « merveilleux ou immonde » se demandait-il le 18 septembre. Le lendemain, il mange un de ses yaourts Briard au lait entier et en pot de verre, et du raison noir, ses amis les lui ont apporté, et il note : « Écrire est aussi une façon de rythmer le temps et de le passer ».

« Je me relève pour noter les phrases qui me trottent dans la tête, sinon elles me hantent jusqu'au lendemain ». Il note que les cris de

souffrance venant d'autres chambres sont « presque plus douloureux que sa souffrance à soi ». Quand une infirmière lui installe une perfusion, il ne peut s'empêcher de « repenser aux trois infirmières lesbiennes de Tübingen qui liquidaient les vieillards en coinçant une petite cuillère sous leur langue et en noyant leurs poumons ». Il note « la chasse d'eau qui met cinq minutes à stopper son tintamarre ». Il note le 20 septembre : « Dans un premier temps on reçoit le grand coup de poing dans le ventre, c'est quand même la tristesse, le désespoir, on s'empêche de pleurer. Puis, on cherche des arguments qui

peuvent soutenir le réflexe de vie. Il est dangereux de passer à l'euphorie, parce que, de là, on risque de passer à l'effondrement ».

☆☆☆

Christine Angot, comme David di Nota qui en inscrit le plaisir, comme Hervé Guibert qui en propose l'attention la plus fine, est un écrivain fasciné par le passage vers la mort. Chez elle, c'est le délire de la toute dernière phase. Prostré sur un lit d'hôpital, son personnage, un homme, n'a plus de réflexe, il n'a plus la parole, et il sait qu'« un vide », se faisant le moindrement dans sa tête, « aurait l'effet d'une embolie ». Il ne fait rien d'autre que penser et sa pensée s'emmêle, s'emballe, s'emporte, s'enfuit.

Not to be, qui est la seconde partie de l'interrogation d'Hamlet, c'est le beau titre de cet impressionnant roman, un des livres les plus particuliers de la saison. Le monde de cet homme qui meurt nous arrive parfaitement en désordre, puzzle ultime, c'est l'effet du démolir sur le mourant; l'état-limite où, déjà dans la mort qui est là, arrivée, un certain geste sensuel de la mère sur l'enfant surpris est revenu, devenu l'instant fatal d'une vie, l'horreur qui s'est perpétuée en silence d'un grand malentendu, le meurtrier.

☆☆☆

Festivité locale, David di Nota, L'Infini, Gallimard.
Cytomégalovirus, Hervé Guibert, Seuil.

Not to Be, Christine Angot, L'Arpenteur, Gallimard.

CHRISTINE ANGOT
NOT TO BE
Roman
L'ARPELLEUR

LA VITRINE DU LIVRE

INVITATION A LA CULTURE JAPONAISE

Collectif
191 pages
Ed. La Découverte

L'ambition de cet ouvrage confectionné sous la direction de Jean-François Sabouret, sociologue et chercheur au CNRS, est de permettre à tout lecteur curieux de dépasser les clichés qui sont, aujourd'hui encore, véhiculés sur ce Japon qui est autre chose qu'une vaste manufacture. De fait, Sabouret et ses collaborateurs se sont attardés à décortiquer et à présenter la littérature comme le cinéma, la peinture comme la musique, la danse comme le théâtre. En prime, cet ouvrage est abondamment illustré.

BREVE HISTOIRE DE L'EUPHORIE FINANCIERE

John K. Galbraith
Ed. du Seuil
116 pages

Dans ce bref mais lumineux essai d'à peine 116 pages, le célèbre économiste John K. Galbraith analyse les dénominateurs communs « des grands épisodes spéculatifs des trois derniers siècles ». De la folie des tulipes au XVIIe siècle aux « Junk Bonds » de Michael Milken, Galbraith dégage une constante : la masse des investisseurs est une masse... naïve. Page 94 : « Les événements relativement limités des années soixante et soixante-dix et leurs malheureuses conséquences établissaient suffisamment que l'aberration financière était toujours la norme. Mais la pleine et entière démonstration devait revenir aux années quatre-vingt, et se terminer en débâcle spectaculaire le 19 octobre 1987 ».

WINGAPOH !

Georges Walter
Phébus
618 pages

Il y a moins d'un an, Georges Walter signa une magistrale biographie de Edgar A. Poe. Aujourd'hui, il nous propose un roman qui a pour unité de lieu celle qu'explora de son vivant le sieur Poe. Nous voici donc en Virginie et en Nouvelle-Angleterre. Nous voici en compagnie de John Smith, né à la fin du 16e siècle. Ce Smith est un soldat de fortune, un aventurier. Nous voici plongés en pleine colonisation du Nouveau Monde. Nous voici en plein roman d'aventures. Tout amateur de Stevenson, Flanders et autres écrivains de « l'horizon » devrait y trouver son bonheur.

LES RÈGLEMENTS DE COMPTES

Henri Amouroux
Robert Laffont
767 pages

Les règlements de comptes est le neuvième tome écrit par H. Amouroux sur l'Histoire de France sous et après l'occupation. La période décortiquée par cet historien et journaliste part de septembre 1944 et se termine en janvier 1945. Thèmes abordés : les voyages de De Gaulle dans les grandes villes de province qui, en 1944, échappent à l'autorité de Paris; la position du Parti Communiste; la remontée victorieuse du Général de Lattre le long de la vallée du Rhône; la vie très difficile des Français au cours de l'hiver 1944-45, l'hiver le plus rude de toute la deuxième guerre mondiale, et, bien évidemment, les différents épisodes de l'épuration.

Le Monde EDITIONS
EDWY PLENEL
Voyage avec Colomb
Le Monde
258 pages

VOYAGE AVEC COLOMB

Edwy Plenel
Le Monde
258 pages

En cette « année Colomb », les livres, il fallait s'y attendre, abondent. Celui que nous présente les éditions du journal Le Monde se distingue tout simplement par le fait que le reporter Edwy Plenel a suivi les traces de Christophe Colomb. De l'Europe à l'Amérique centrale, des ruelles de Gènes aux côtes africaines, on nous propose rien de moins qu'une confrontation entre 1492 et 1992. À noter que cet ouvrage reprend le feuilleton publié par Le Monde au cours de l'été 1991.

— S.T.

FARIDA
Naïm Kattan
Collection l'Arbre
Farida, femme, juive et chanteuse, lutte pour sa survie et pour sa liberté dans une société archaïque bouleversée, celle de l'Irak de 1936, sur laquelle plane l'ombre inquiétante de la guerre.
196 pages • 19,95\$
En vente chez votre libraire

PEUR DE QUI? PEUR DE QUOI?
Le conte et la peur chez l'enfant
Charlotte Guérette
Une livre qui étudie, par l'utilisation du conte dans un contexte pédagogique, le mécanisme de la peur et son effet sur le développement normal de l'enfant.
142 pages • 17,95\$
En vente chez votre libraire

KINAUVIT? QUI ES-TU?
Michel Noël
HMH Jeunesse
Une pièce de théâtre pour les jeunes qui les initie à la vie et à la culture des Inuits.
112 pages • 8,95\$
En vente chez votre libraire

LA VIE LITTÉRAIRE
Serge Truffaut
L'Amérique de Jean-François Chassay; L'Amérique : une fiction? Quelques considérations sur l'Amérique « états-unienne », réelle et fictive de Stanley Péan; L'Amérique et l'américanité chez Jacques Poulin, ainsi que Réjean Ducharme, dévot d'Amérique ou la poésie de la survie de Marie-Josée Blais et Marie-Pierre Lockwell qui soulignent : « La lutte contre les contraintes et la quête d'une liberté absolue et ultime sont des préoccupations essentielles en Amérique. Ducharme, à travers le questionnement du personnage principal (Dans *Dévadé*), propose le « meilleur » compromis entre la

LE DEVOIR
Service de Publicité
842-9645
Librairie GALLIMARD
L'Ogre de Grand Remous
Une lecture de Robert Lalonde
Le dimanche 2 février à 14 heures, la Librairie Gallimard accueillera Robert Lalonde qui lira des extraits de son dernier roman: *L'Ogre de Grand Remous* (Seuil, 1992).
3700, boul. Saint-Laurent, Montréal, H2X 2V4
Tél.: (514) 499-2012 • Téléc.: (514) 499-1535

servitude et la liberté ».
Nomination de Paul Lefebvre
LES Herbes Rouges ont choisi Paul Lefebvre pour la fonction de directeur de la collection « Théâtre ». M. Lefebvre remplace Gilbert David, critique au DEVOIR, qui, au cours de son mandat, a publié 13 titres. Ces 10 dernières années, M. Lefebvre a travaillé aussi bien pour Radio-Canada que pour la revue Jeu et le quotidien Le DEVOIR. Depuis deux ans, il est coordonnateur artistique de la salle Fred-Barry. M. Lefebvre a signé la mise en scène de *Le sang de Michi* de Franz Xaver Kroetz.
Le concours XYZ
POUR la troisième année, la revue XYZ invite les écrivains en herbe à leur faire parvenir des nouvelles inédites, d'ici le 1er juillet 92. Les intéressés peuvent envoyer leur texte à : XYZ (concours de nouvelles), 815, rue Ontario Est, bureau 201, Montréal (Québec), H2L 1P1. Les gagnants de ce concours seront connus à l'occasion de la Fête de la nouvelle l'automne prochain. Pour informations on téléphone au (514) 525 2170.
L'UNEQ rappelle
L'UNION des écrivains québécois rappelle à tous les auteurs et éditeurs qui désirent participer au projet *La petite bibliothèque du*
parfait Montréalais, qu'ils ont jusqu'au 28 février pour envoyer leur ouvrage. Dans un communiqué, l'UNEQ souligne que « les livres soumis doivent être disponibles sur le marché et figurer au catalogue des éditeurs. Les formulaires d'inscription sont disponibles à l'UNEQ ». Organisé avec la Corporation des fêtes du 350e anniversaire de Montréal, ce concours comprend six catégories : poésie, prose, essai, théâtre, album d'art et de photos, littérature jeunesse. Une somme de 2 000 \$ sera accordée au gagnant de chaque catégorie.
Le CdA reporte une date
LE Conseil des arts du Canada reporte la date limite du troisième prix littéraire Canada Japon du vendredi 31 janvier 1992 au vendredi 28 février 1992. Doté d'une bourse de 10 000 \$, ce prix est destiné à des ouvrages traduits du japonais au français ou à l'anglais comme à des livres sur « le Japon d'auteurs ou traducteurs canadiens ». Pour informations, on peut appeler au (613) 598-4376.
Les nouvelles de Stop
DIX nouvelles composent le dernier numéro de la revue *Stop*. Page 95 : « Elle ne relisait jamais ses notes de cours, donc, sauf en ce qui concerne les pages de gauche ». Question ? Soigne-t-elle sa droite ?

◆ **Lalonde**
centrale. Dans *L'Ogre de Grand Remous* aussi. « Mes personnages s'expriment différemment selon qu'il pleut ou qu'il fait soleil », déclare-t-il comme une évidence. Les plantes, les oiseaux sont répertoriés, nommés. Dans la lorgnette de Lalonde, la nature n'a plus rien d'une berceuse romantique. « Elle est aussi féroce que généreuse ». Il peut vous parler sans fin de sa chienne, qui fut deux semaines prisonnière d'un piège à loup, qui lui a appris le courage. Robert Lalonde habite à Ste-Cécile-de-Milton, sur une terre de 50 acres où il plante des arbres comme Jean Giono, son écrivain préféré. Souvent il revient à la ville se replonger dans le grand tourbillon du monde, « histoire de ne pas devenir complètement schizo. Mon équilibre, je le puise dans le contraste », dit-il.
Il est né en 1947 à Oka. À l'école, on le trouvait renfermé. Mais quand il sautait la clôture pour errer du côté de la réserve, les Mohawks trouvaient qu'il parlait à travers son chapeau. Jamais vraiment intégré, jamais complètement rejeté. « Je suis le rejeton des deux cultures », estime-t-il. Si bien qu'à l'heure où la « crise du golf » a éclaté, lui ne s'étonnait de rien. « Je savais Oka as-

La souffrance du chevreuil

L'OGRE DE GRAND REMOUS

Robert Lalonde
Seuil, 1992, 192 pages

Louis Cornellier

LES ÉCRIVAINS québécois qui ont fait de l'espace naturel le décor de leurs inventions ont versé, plus souvent qu'autrement, dans une complaisance naïve, en faisant paradis ce qui était, et est encore, pure agression. En effet, les charmes de la nature ont été chantés par plusieurs de nos romanciers devenus bardes bucoliques et les rares contre-attaques visant à ébranler cet « assaut de la nature » (voir mon article sur Jean O'Neil dans le DEVOIR, 19 octobre 1991) issu d'imaginaires en manque d'idéal n'ont pas toujours été reçues comme elles le méritaient. Quand on voit Louis Hémon et son très beau *Maria Chapdelaine*, de même que Yves Thériault



et son robotif *Agaguk*, rabaisés au statut de reliques écologiques, c'est qu'il y a une profonde méprise.

À l'intérieur de cet effondrement où les antinaturalistes viennent secouer par intermittence les amoureux de la forêt, Robert Lalonde occupe une position particulière du fait de son rapport problématique avec la nature. Omniprésente dans ses oeuvres les plus récentes (dont le plutôt réussi *Fou du père* et le plus moyen *Baie de feu*, recueil de poèmes publié aux Écrits des Forges en 1991), elle y est présentée sous le visage d'un lieu tendu, déchiré entre le sublime et l'horreur. *L'Ogre de Grand Remous*, que les éditions du Seuil publient en ce début d'année 1992, vient poursuivre dans cette veine, mais cette fois-ci avec une efficacité rare et maîtrisée.

Autour de quatre enfants abandonnés par des parents exaltés dans une maison située en marge de la civilisation, lieu portant le nom évocateur

de Grand Remous, Robert Lalonde procède à un travail de tressage qu'il réalise à l'aide de matériaux aussi divers que paraissant ici aller de soi.

Sorte de roman policier que l'auteur lézarde avec d'incessantes références aux *Contes de Perreault* (plus particulièrement *Le Petit Poucet* et *La Belle au bois dormant*), *L'Ogre de Grand Remous* fait varier les narrateurs au rythme des chapitres, chacun essayant, avec sa vision propre, d'interpréter l'abandon afin d'éclairer une situation inexplicable (procédé semblable à celui utilisé par Anne Hébert dans *Les fous de Bassan* et par Bernard-Henri Lévy dans *Les derniers jours de Charles Baudelaire*). Toutefois, ce sont les incessantes réflexions du cadet, le fou Julien, qui, contre-investissant les paroles raisonnables et désespérées de ses frères et soeur, finissent par donner la clé d'une énigme habilement tissée et essentiellement composée de soubresauts.

Face au drame de la dépossession, les parcours enfantins éclatent et la conclusion du livre foudroie les hypothèses fragiles précédemment forgées. D'abord chercheur en compagnie de Charles, l'aîné, qui investit la bibliothèque parentale dans l'espoir d'y découvrir des pistes, Aline finira plus tard en Californie, prenant ainsi la voie de l'éternelle errance. Indifférent, Serge échouera dans le Massachussets avec la ferme intention d'oublier. Fou, Julien, le petit Poucet, sera le guide délirant, mais seul détenteur de la vérité, de ces aveugles qui se croyaient voyants. Presqu'inconcevable, la finale orchestrée par Lalonde rugit d'une vérité violente jusqu'à la beauté.

Revenu dans une langue riche de nuances (sauf pour la section intitulée « Un hiver sur la plage » où le recours facile aux expressions américaines exaspère et est plutôt difficile à justifier) et capable d'évoquer sans mièvrerie un espace naturel

toujours bouillonnant, *L'Ogre de Grand Remous* interpelle la conscience du lecteur tout en évitant de la diriger : « Le chevreuil blessé par ma balle de 30/30, je le suis dans le sous-bois de la sucrerie. Trois jours durant, je colle mon oreille à l'orme, puis au bouleau et j'écoute chacun de ses bonds égarés. Et puis, je le vois : la douleur l'immobilise, il frotte doucement son flanc contre la paroi tendre du rocher, puis repart en caracolant. Je le suis encore. Chaque fois qu'il s'arrête pour se frotter à nouveau, je vois sa blessure saigner contre l'écorce ou la pierre. Quand je m'approche enfin de lui, il est épuisé. C'est parce qu'il va mourir qu'il accepte mes caresses. Alors je sais que je suis pareil à lui, et je pleure en passant doucement ma main dans sa fourrure mouillée de sang ».

Sa souffrance, nous dit le romancier, ressemble trop à la nôtre pour l'esquiver : « Personne ne vient à notre secours ! » Malheur à nous.

Le murmure discret de l'angélisme

PARLER LOIN

Papiers d'écolier 1
Philippe Haecq
V.L.B., 1991, 145 pages

PRÉPARATIFS D'ÉCRITURE

Papiers d'écolier 2
V.L.B., 1991, 194 pages

Louis Cornellier

IL Y A quelque chose d'insupportable et de profondément attristant dans l'attitude des directeurs de collections à « idées » qui les porte à s'excuser de nous imposer des réflexions théoriques qu'ils s'empressent de ramener à une certaine facilité. Réfléchira, réfléchira pas ?

À cette question pourtant claire, les éditeurs québécois, ceux qui se risquent encore à publier ce genre littéraire si peu compatible avec le populisme ambiant et qu'on appelle « essai », répondent en adoptant un réflexe québécois jusqu'au bout des ongles qui consiste à ménager la chèvre et le chou. Un Jean Royer dira, par exemple, qu'il privilégie des oeuvres où le savoir ne nie pas l'écriture.

Chez V.L.B., où une nouvelle collection d'essais critiques vient d'être lancée sous la direction de Jacques Pelletier, l'art de l'esquive subtile comme un camion de dix tonnes s'écrit ainsi : « S'adressant à un large public informé, les essais seront écrits dans une langue précise visant à éviter le double piège de l'académisme abstrait et de la vulgarisation primaire. » Lire : soyez pas trop compliqués, sinon vous vendrez pas.

L'ineffable Philippe Haecq, bien connu pour sa conception missionnaire de l'enseignement de la littérature au collégial, applique avec un ferveur qui ne se dément pas cette leçon d'anti-intellectualisme primaire apprise chez ses maîtres à transmission de la connaissance intuitive. Les deux essais qu'il publie simultanément chez V.L.B., *Parler loin* et *Préparatifs d'écriture*, sont une démonstration parfaite d'écriture naïve qui confond rigueur intellectuelle avec discours engoncé et non-créatif.

Rédigés à l'emporte-pièce selon une formule hybride qui amalgame commentaires littéraires, critique sociale, fragments autobiographiques et propositions sur l'enseignement de la littérature au collégial, ces deux livres exercent un attrait sur le lecteur qui ne peut qu'être séduit par le murmure discret qui s'en dégage. Aussi, attention : danger.

Le propos de *Parler loin* est vaste, car Haecq nous y présente ses réflexions sous forme de promenades libres au coeur des grandes préoccupations de l'espèce humaine. Parasité par un désir compulsif de plénitude qui lui provient de son état d'être en perpétuel manque, l'écrivain explore les lieux de l'allégerie absolue (Dieu, le couple, la mort et aussi, dans une certaine mesure, la modernité) et cherche à la résorber.

D'apparence dialectique parce que d'abord ouverture gratuite à l'autre, le mouvement proposé par Haecq emprunte surtout à l'utopie syncrétiste jungienne qui s'incarne ici dans la figure des corps amoureux fusionnés : « Un homme devient le compagnon d'une femme quand il sait dans sa chair ce que veut dire ne faire qu'une seule chair avec une femme : il y a deux corps et pourtant une seule chair. L'homme met beaucoup de temps à dire je suis ma femme, ma compagne est dans ma chair autant que j'y suis. » Ce qui distingue trop est donc suspect : « Ai-je raison si je dis : l'idée sépare les choses, les êtres, le poème les réconcilie. »

Peut-être, mais il faudrait ajouter que cette fusion à l'allure si désirable est la même que celle qui anime les délires communautaires les plus meurtriers dont le nazisme et le communisme sont des versions-limites mais qui puisent aux mêmes sources (sur ce point litigieux, voir mon intervention dans le DEVOIR du 3 juillet 1991). D'ailleurs, l'angélisme de Haecq est lui-même plutôt problématique : « Je ne méprise pas le pouvoir : je l'admire quand il est au service du plus grand nombre (Gandhi et Castro). » Cynisme ou bêtise ? Poser la question, c'est y répondre (ailleurs, Haecq affirmera se méfier des communautés. Cela donne une idée de l'aspect contradictoire de sa logique).

Dans *Préparatifs d'écriture*, les mêmes thèses sont reprises, mais appliquées à un objet beaucoup plus précis : la littérature et son enseignement. Pour Haecq, tout apprentissage littéraire, s'il ne mène pas à l'écriture personnelle, est raté. Faisant sien le cri déliant d'un Ducasse clamant que la poésie doit être faite par tous, l'enseignant-écrivain qui s'exprime ici multiplie les propositions visant à la pratique d'un enseignement non-traditionnel où le maître devient élève et les élèves maîtres. La pédagogie « créativiste » ainsi mise de l'avant ressemble, à plus d'un point de vue, à celle qu'on a baptisée « du vécu » et dont les retentissants échecs commencent à être connus.

« Comment l'intelligence des élèves peut-elle apparaître si l'enseignant ne tient qu'à les voir répéter un savoir extérieur à leur vie » écrit candidement Philippe Haecq qui n'a rien d'autre à proposer que des concepts mous et vaporeux pour remplacer ce qu'il dénonce. Croyant l'expérience immédiate plus apte à façonner des individus que la lente et patiente intégration de concepts « externes », le poétique professeur fait l'éloge d'une approche littéraire intuitive qui permet, selon lui évidemment, de mieux « sentir » les textes, de ne pas les écraser sous un bagage conceptuel toujours réducteur et, surtout, d'emprunter la voie qui mène à l'écriture, objectif suprême.

Le débat entre ces deux conceptions opposées de la pédagogie n'est pas nouveau et la contribution qu'y apporte Philippe Haecq est d'une pauvreté sans borne. Les incessantes attaques qu'il mène de front contre la rigueur intellectuelle et le savoir sont d'une bêtise incommensurable qui porte au désespoir : « Une expression rigoureuse permet à qui l'entend de penser uniquement ce qui lui convient et ce que, de toute façon, il croit que la raison lui ordonne. [...] Qui veut échapper à ce sentiment de voir en chaque défenseur de la pensée un traître à celle-ci. » « L'absence de paroles : la parole humiliée par la maîtrise du savoir, les discours des experts, des spécialistes. » (C'est moi qui souligne). Enfin, la pire mais non la moindre : « Nos cultivateurs illettrés avaient sans doute une meilleure connaissance de la vie au milieu de leurs champs que nos jeunes techniciens avalés de codes au milieu des villes. » On croirait entendre Michel Chartrand !

Dans un entretien lumineux qu'il accordait à la revue *Moebius* au printemps 1991 (no 48), l'excellent es-

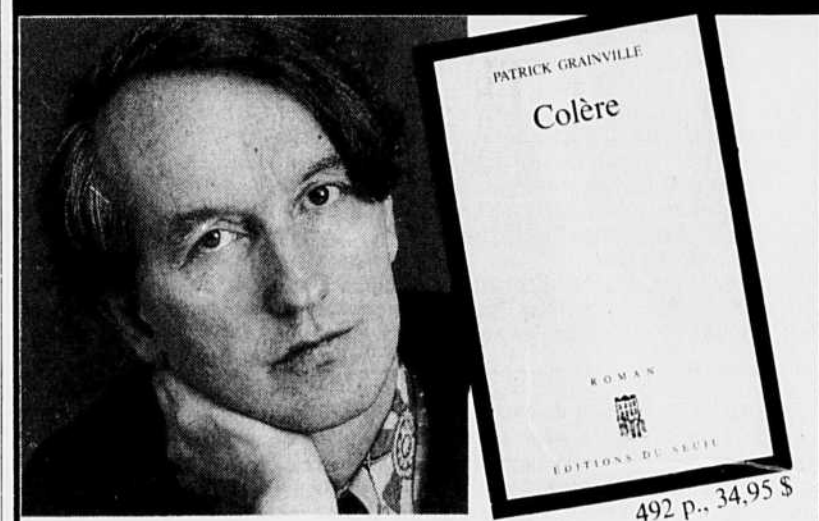
sayiste Pierre Milot touchait, encore une fois, juste : « C'est un problème que personne n'a, à mon sens, soulevé de façon concrète. C'est le fait que cette génération n'a produit aucun essayiste vraiment important (selon les critères en vigueur dans l'institution littéraire) qui aurait pu intervenir à diverses étapes du processus comme Barthes l'avait fait dans les années 60 et 70 avec *Tel Quel*. En somme, cette avant-garde québécoise n'a pas eu son Roland Barthes. Et la postmodernité québécoise n'a pas non plus son Guy Scarpella ». Mais elle a son Philippe Haecq. Et à l'intérieur de ce paysage morne décrit par Pierre Milot, on peut dire que l'auteur de *L'Action restreinte*, *De la littérature* (1975), *Naissances. De l'écriture québécoise* (1979) et *La table d'écriture. Poétique et modernité* (1984) représente vraiment la puissance zéro de l'essai théorique.

La confuse et facile littéraro-philosophie (sur cette notion, voir l'éclairante analyse de Milot dans *La caméra obscure du postmodernisme*, *L'Hexagone*, (1988) qu'il nous offre depuis maintenant plus de 15 ans n'a rien pour rehausser le portrait d'une génération d'essayistes plutôt terne. Et Dieu sait si, pourtant, il en aurait besoin. Vivement, le prochain essai de Pierre Milot ! Pour contrer l'arbitraire.



Philippe Haecq

PATRICK GRAINVILLE

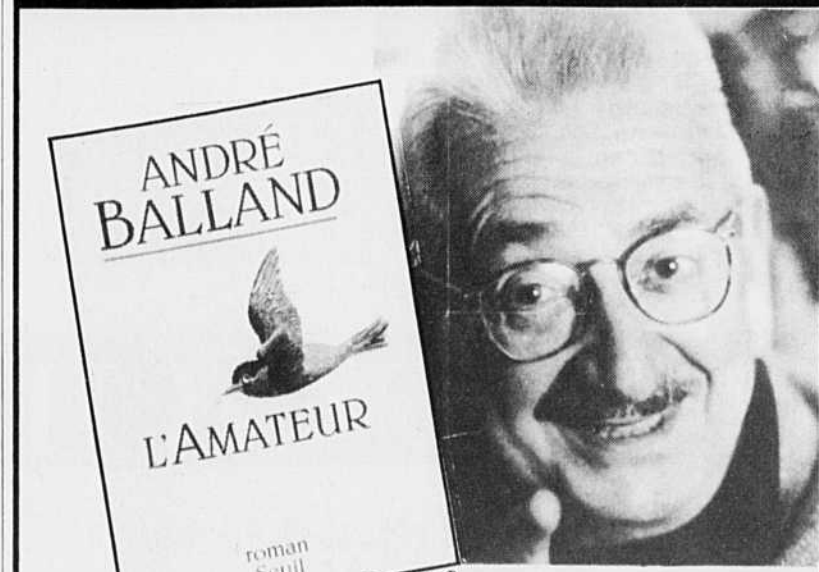


« La colère est le coeur brûlant du livre de Grainville; elle lui donne son souffle sacrilège. »
Jean-Noël Pancrazi, *Le Monde*

« C'est toute la magie du Brésil qu'embrase Colère »
Jean-Louis Ezine, *Le Nouvel Observateur*

Éditions du Seuil

ANDRÉ BALLAND



Il aura fallu attendre qu'André Balland abandonne son métier d'éditeur pour le voir se consacrer à une oeuvre de création dont *L'Amateur* marque le début éclatant.

Éditions du Seuil

ÉDITIONS BELLARMIN PHILOSOPHIE

Bernard Lonergan
POUR UNE MÉTHODOLOGIE PHILOSOPHIQUE
Essais philosophiques choisis
Vol. de 248 pages, 19,95\$

Les fondements philosophiques de l'un des plus grands penseurs canadiens contemporains.

Colette Quesnel
MOURIR DE RIRE D'APRÈS ET AVEC RABELAIS
Cahiers d'Études médiévales - 10
Vol. de 136 pages, 17,95\$

Le rire a participé à la transmission des écrits rabelaisiens et leur a conféré un caractère immortel. Mais qu'ont en commun le rire et la mort? L'auteur tente de dégager le sens et la fonction de mourir de rire dans l'univers de Rabelais.

Textes réunis par Daniel Laurier
ESSAIS SUR LE SENS ET LA RÉALITÉ
Collection Analytiques - 2
Vol. de 240 pages, 35,00\$

Des articles d'actualité sur la question du langage et sa relation à la réalité.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

Quelles destinées cachent les visages que vous croisez ?

Marguerite Andersen
Courts Métrages et Instantanés nouvelles

PRISE DE PAROLE chez votre libraire

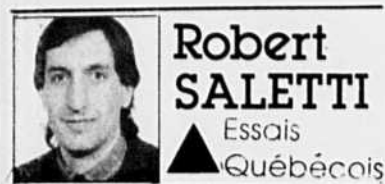
LIBRAIRIE HERMÈS

ses libraires ses rencontres ses heures

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

Le lecteur, cet inconnu

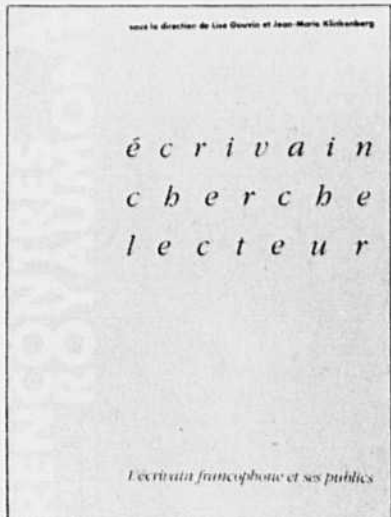


**ÉCRIVAIN
CHERCHE LECTEUR**

L'écrivain francophone et ses publics sous la direction de Lise Gauvin et Jean-Marie Klinkenberg Creaphis et VLB, 259 pages.

ON POURRAIT rédiger un article rien qu'avec des citations d'écrivains à propos de l'image qu'ils se font du lecteur. Baudelaire trouvait qu'il était un frère hypocrite, L'autre qu'il constituait un valable garde-malade. Léautaud s'inquiétait beaucoup des ânes qui allaient pouvoir le lire, alors que pour Céline le lecteur était, disons, un mal nécessaire.

Fantôme qui hante l'écriture ou projection marchande du livre, le public lecteur reste évidemment indispensable, ce qui ne fait pas de lui une figure familière pour autant. L'avis de recherche est lancé : lecteurs demandés. Actes de la



rencontre de Royaumont du mois de mai 1990, *Écrivain cherche lecteur* réunit des écrivains, critiques, universitaires et éditeurs de France, de Suisse, de Belgique et du Québec qui se sont penchés sur la vieille question du « pour qui écrit-on », d'abord pour soi ou pour les autres ?, dans le but d'établir un portrait de la littérature francophone actuelle et d'évaluer sa capacité à s'affranchir de la norme parisienne et de

l'influence hexagonale (remarquons tout de suite l'absence, ici, des Antilles et de l'Afrique, ce qui montre qu'en littérature comme ailleurs, on n'a pas résolu les problèmes posés par la division Nord-Sud).

Le lecteur idéal, celui qu'imagine l'écrivain québécois, par exemple, pour donner forme à son texte, a-t-il un accent provincial ou un visage universel ? Ou si l'on préfère, la langue joue-t-elle le plus grand rôle dans le caractère littéraire d'une oeuvre ?

On le constate, ces questions ne sont pas minces et l'intérêt de ce recueil est de leur fournir plusieurs éclairages. Autant d'éclairages en fait qu'il y a d'étapes dans la vie commerciale d'un livre. On reconnaît aux organisateurs de la rencontre, Lise Gauvin et Jean-Marie Klinkenberg (ils ont déjà collaboré à un ouvrage sur la littérature et l'institution au Québec et en Belgique), le mérite d'avoir laissé la parole aux écrivains bien sûr, mais aussi à ceux qui s'occupent de diffuser la littérature, parce qu'ils l'éditent ou qu'ils en parlent (critiques et professeurs). Ceux pour qui le lecteur idéal est aussi un lecteur réel.

Si tous reconnaissent la précarité

actuelle de la littérature francophone, d'autres consensus plus positifs sont dégagés. Le rôle important de l'enseignement est souligné à grands traits. De plus, s'accorde-t-on à dire, la France, si elle ne représente plus la référence ultime en matière de style et de norme littéraires, doit affirmer un leadership plus concret dans le rayonnement de la francophonie, ce qu'elle a d'ailleurs déjà commencé à faire par son implication dans la coédition. Troisième élément, qui rejoint le deuxième, le perfectionnement et le développement de moyens de diffusion mieux adaptés devient une priorité.

À ce titre, les médias sont au bar des accusés, qui restreignent de plus en plus l'espace dévolu à la critique littéraire au profit des arts du spectacle et d'une superficialité qui sert mal les écrivains à la longue. Et puisque l'édition est le point de départ de la diffusion, la question de la coédition refait surface dans ce contexte aussi.

C'est un secret de Polichinelle, la littérature québécoise n'a pas encore réussi à percer le marché francophone dans son ensemble, et cela malgré des liens institutionnels plus profonds avec la France et

surtout la Belgique depuis une dizaine d'années. La publication outremer de quelques écrivains (Anne Hébert, Jacques Godbout) et la multiplication des colloques de spécialistes n'ont pas endigué la mer de silence à laquelle est confrontée la littérature d'ici. Pour un Michel Tremblay qui est joué ailleurs et traduit, combien y a-t-il d'auteurs qui sont confinés au petit marché québécois (quand ce n'est pas le simple marché montréalais) ?

C'est là où, selon plusieurs, la coédition peut devenir une solution. La poésie, en particulier, a tenté l'expérience avec plusieurs accords d'édition et de diffusion impliquant l'Hexagone, le Noroit, les Écrits de Forges, Triptyque et Guernica. Mais comme le rappelait Gaston Miron lui-même — qui représentait le Québec à la Rencontre avec Francine Noël, Marie-Claire Blais, Godbout, Marie Laberge, Réginald Martel, Pierre Filion et Claude Beausoleil —, la poésie est la marginalité absolue.

Du côté du roman, le cas récent de Jacques Poulin publié conjointement par Leméac et Actes Sud tranche avec la politique de la « bannière séparée » adoptée jusqu'à maintenant, qui voulait que des auteurs (Antonine Maillet, Yves

Beauchemin, Marie-Claire Blais, Tremblay, Arlette Cousture, par exemple) aient, du point de vue de l'édition, deux carrières définies géographiquement : l'une québécoise, l'autre française. L'enjeu de la survivance pour plusieurs maisons d'édition de petite et moyenne dimensions du Québec et d'ailleurs se situe donc, selon plusieurs intervenants à ce colloque, dans la coédition.

Dernière chance ou voie de l'avenir, celle-ci est la réponse de l'édition littéraire à deux réalités sociales précises. Il y a d'abord le fait que la culture lettrée dans son entier est entraînée dans un processus universel de minorisation. Et conséquence de cette première réalité, les milieux littéraires s'organisent désormais en réseaux, c'est-à-dire en petits circuits nés d'affinités communes. C'est sans doute ce qui distingue la coédition littéraire de la coproduction cinématographique, qui est une expérience surtout commerciale et aux résultats plutôt mitigés.

Dans un contexte où le nombre de publications augmente mais où le public lecteur est de plus en plus fragmenté, la coédition et la collaboration institutionnelle dont cet ouvrage, lui-même coédité, est le fruit, permettent-elles aux littératures francophones de dialoguer et d'échanger ? Si la réponse n'est pas claire, la question méritait d'être posée.

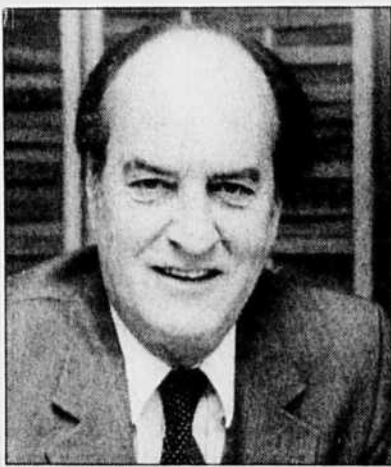
◆ Rentrée

ploi etc. Bref, c'est un livre qui calmera toutes les angoisses. Un livre qui répond à tous ceux qui disent que dans tel ou tel domaine, la souveraineté n'est pas possible.

Au sein de l'Hexagone, son directeur, Jean Royer, qui est rentré en fonction l'automne dernier, s'est attaché à renforcer l'élan des essais littéraires comme de l'essai d'actualité politique. Question souveraineté, l'Hexagone va publier : « un gros, un très gros morceau sur lequel Gaston Miron et Andrée Ferretti travaillent depuis plusieurs mois, soit une anthologie des grands textes indépendantistes ».

Pour sa nouvelle collection — Vois —, Jean Royer a rassemblé un ensemble de textes écrits, au cours des 30 dernières années par Pierre de Bellefeuille, sur l'indépendance. Un ensemble augmenté d'un long article d'un soixantaine de pages dans lequel cet ancien député péquiste explique son cheminement et son option politique. « J'ai choisi de Bellefeuille à cause de sa rigueur intellectuelle et de sa constance. C'est un homme qui n'a jamais dérogé de sa ligne politique. Intitulé *L'ennemi intime*, cet ouvrage est en fait un essai critique sur les louvoisements politiques de ceux qui se disent souverainistes ».

Au sein des éditions du Boréal, son directeur, Pascal Assathiany, estime que le nombre d'essais produits cette saison est à mettre sur le compte du hasard. « Nous sommes tributaires des textes qui nous sont fournis. Nous dépendons de la qualité des titres. On travaille avec cette chose étrange et merveilleuse qu'est la création. Et la création n'est pas élastique. On n'a pas d'emprise sur elle. La récession et la TPS n'ont en rien changé nos critères de sélection. Reste évidemment que le contexte économique commande une production réduite ».



Pierre de Bellefeuille

Des précisions fournies par le Boréal, on peut avancer que les essais qui seront prochainement publiés semblent, de prime abord, plus scientifiques ou objectifs que subjectifs ou nerveux ou émotifs comme ceux de l'Hexagone et de VLB. De Serge Denis, un sociologue, on nous proposera bientôt *Le Québec vu par la gauche canadienne-anglaise*. « Un ouvrage qui confirme les problèmes d'incompréhension qui minent les relations entre anglophones et francophones au Québec et au Canada ». De Josée Legault, on publiera *L'invention d'une minorité : les anglo-québécois*.

Pas en reste, Québec-Amérique va mettre en marché un essai intitulé *L'indépendance* dans lequel son auteur, Denis Monière, « retrace l'évolution de ce concept et les différents systèmes de légitimation invoqués par les peuples pour accéder à ce statut » tout en analysant « les tenants et les aboutissants de l'indépendance pour le Québec ». Du même auteur, Québec-Amérique proposera *Le combat des chefs*, un ouvrage dans lequel sont étudiés les débats télévisés.

Outre Monière, cette maison d'édition publiera d'ici trois semaines



Gaston Miron

un essai rédigé par Édouard Cloutier, Jean H. Guay et Daniel Latouche. Son titre ? *Le virage*. Le sujet ? L'Accord du lac Meech finit en queue de poisson. Conséquence directe : l'option indépendantiste reprend du poil de la bête. « Dès lors a surgi une grande question : ce réalignement de l'opinion est-il définitif ou risquerait-il de s'effriter le moment venu ? ».

Du côté de la fiction, les livres publiés sous l'égide de Jean Royer à l'Hexagone et de Noël Audet à Québec-Amérique feront probablement l'objet d'attention particulière, ces deux acteurs du monde des livres venant de prendre respectivement les rênes de ces maisons d'édition. Ayant observé que « la bonne fiction est plus rare qu'apparavant », le « patron » de l'Hexagone publiera deux romans seulement : *Modeste Tailleur* de Claire Tourigny et *Le tement de Jade* de Jacques Bouleche. Chez VLB on mise sur *6,5 à l'échelle Richter*, un roman loufoque de Martin Pelchat, journaliste à La Presse, et sur *Keepsake I* des textes inédits de Jean Basile.

Depuis qu'il est devenu directeur littéraire de Québec-Amérique, Noël Audet s'applique à choisir des ma-

nuscrits qui « traduisent ou illustrent ce que vivre en terre d'Amérique signifie pour les Québécois. Pour moi un auteur doit dire, doit écrire cela ». Cette politique éditoriale mise à part, M. Audet s'est attaché à créer un environnement favorisant une plus étroite collaboration entre l'auteur et l'éditeur. « Tout éditeur doit travailler de près avec l'écrivain. À lui faire travailler son manuscrit ». Au programme de cette maison, cinq titres dont un premier roman, *Forêt* de J. Gagnon.

Au Boréal on nous promet de nouvelles « histoires naturelles » de Pierre Morency, *Lumière des oiseaux*, sans aucun doute l'un des titres les plus attendus de la saison, ainsi qu'un premier roman qui a séduit l'auguste maison Gallimard au point que cette dernière s'est engagée à le publier en France. Il s'agit de *La chute du corps* d'Hélène Le Beau dont Pascal Assathiany nous promet qu'il va faire du bruit. « Le Beau a un tempérament d'auteur ».

Fidèle à sa passion pour la nouvelle, XYZ, que dirige André Vanasse, entend marquer le coup avec les recueils *L'esprit ailleurs* de André Brochu et *D'ailleurs* de Bernard André, même si « j'ai noté un chute manifeste de la nouvelle ». Qui plus est, XYZ va profiter de la présente saison pour lancer sa nouvelle collection *Les vilains*. La première « méchante » à signer un texte s'appelle Hélène Monette. Le titre ? *Crimes et chatouillements*.

De tous ces romans, de toutes ces nouvelles, sans oublier les poèmes des uns et des autres, il est plus que probable que c'est Hubert Aquin qui attirera l'attention des amateurs de l'objet littéraire. Leméac ayant racheté de Pierre Tisseyre les droits sur l'oeuvre de cet écrivain, on nous en promet la réédition progressive tout comme on nous promet, d'ici quelques semaines, la publication de son *Journal*. Jusqu'à présent celui-ci n'avait jamais été publié.

◆ Céline

trois monuments au déshonneur français. Il a en fait, comme le dit Philippe Sollers qui présente en préface ces lettres de détresse, « traversé le feu, la prison et le déshonneur ». Nous le retrouvons surtout après la guerre (de 1931 à 1947 il n'y a que des lettres de routine — il propose des manuscrits, il se fait refuser, il annonce qu'il va chez Denoël, il refuse un article pour les Cahiers de la NRF, Malraux lui demande une préface, etc.) où de 1947 à 1961, tel un revenant condamné, ses rapports avec la maison Gallimard seront intempestifs, humoristiques, jamais tranquilles, toujours empreint d'une sorte de rage pressée qu'il dissimule mal, redemandant sans cesse les mêmes choses (des avances, de la publicité, des éditions de poche et la Pléiade) et les redemandant encore.

Quelles sont ses obsessions ? L'argent et l'argent encore (lettre à Nimier le 15 septembre 60 : « tout est pèse en ce monde ») ; son travail d'ouvrier (le 27 décembre 50 : « ouvrier qui veut être payé comptant, à la livraison de son boulot, net, sec, cash, pas d'Histoire ») ; l'impatience devant la lenteur des choses avec des images délirantes sur le fait que tout le monde est toujours en vacances (lettre du 6 août 54 : « Ce vieux Père Déficit — ndr : Gaston Gallimard — doit être en train de se faire sucer le

jonc au bord d'un lac... pendant que je me crève au tapis pour que ses morues se couvrent de vison cet hiver ! ») ; la jalousie des autres grands (le 23 septembre 53 à Claude Gallimard : « lorsque monsieur Gaston colporte d'énormes colis ce sont des Joyce ! tout ! tous ! mais pas Céline ! ») ; et bien sûr son entrée à la Pléiade, leitmotiv principal de celui qui veut être « pléiadisé avant d'être décédé ».

Il va mourir avant de caresser le *Voyage* et *Mort à crédit* dans les pages papier missel de la grande collection. Mais il aura eu l'assurance en avril 1959, deux ans avant de mourir, qu'il « en sera ».

Que lui répond-t-on à l'énergumène de Meudon ? Il y a certaines lettres de Paulhan, de Gaston Gallimard, plusieurs de Nimier, qui se retrouvent dans la brique des « lettres à la NRF ». Dans les archives Gallimard, on gardait parfois des doubles des lettres envoyées à Céline au 25 ter, route des Gardes, Meudon. C'est de la politesse un peu secouée, de la part de Gaston, qui demeure toujours respectueux même dans les moments de ras-le-bol. « Je ne suis pas Louis XIV », lui écrit-il le 26 mars 1954 après trop d'insistance pour des a-valor, « j'administre une société et je suis responsable devant elle de mes actes ».

S'il y a une vieille reconnaissance entre Céline et Gaston Gallimard malgré les premiers refus de manuscrit (Céline respecte la stature de

Gaston tout en l'accusant de ne pas assez croire en lui), il y a avec Jean Paulhan une plus dure atmosphère. Une fois, Paulhan sortira de ses dents et sera très direct dans une lettre, le 14 janvier 55. La lettre, qui sera la dernière de Paulhan à Céline, est plus longue que d'habitude. « Je n'ai rencontré dans vos lettres qu'une malveillance aigre, continue, sournoise (...). Vos lettres sont amusantes comme peuvent être amusantes des lettres d'enfant ou de fou. Puis, de qui dirait-on du mal — quand on vit comme vous dans une maison de campagne, un peu à l'écart — sinon des rares personnes que l'on a sous la main : des personnes qui, en vous rendant service, se sont mises en quelque sorte sous votre main ? (...) Je m'aperçois que vos lettres en tout cas ont cessé de m'amuser ».

C'est l'arrivée de Roger Nimier en décembre 1956, comme conseiller littéraire à la NRF, qui va calmer quelque peu Céline. Tout de suite il y aura entente, complicité. Nimier va d'abord à Meudon saluer l'écrivain qu'il admire. Il ira souvent, le dimanche, manger avec Céline et Lucette Almanson, sa femme (elle vit toujours), et tous les chats. Le 14 mars 57, Céline écrit : « Ah mon cher Nimier que vous êtes amical et bien fraternel de tant vous soucier de ma miteuse histoire ! mais hélas il s'agit de défendre mon boeuf ou crever sous les rires de tous ces salauds ».

Lettres pathétiques, aussi : le 7

juin 61 à Nimier, « je n'ose plus me considérer dans les miroirs ! » Lettres regrettables comme celle du 7 janvier 60, trois jours après la mort de Camus : « un petit périel accident d'auto ! » Lettres comiques de Nimier qui lui dit le 11 juillet 57 : « je crois que Gaston est un peu triste de ne plus recevoir d'insulte. Songez-y », ou qui lui envoie, le 24 juin 61, une carte postale où l'on voit des vaches en pâturage : « voici quelques lectrices de Françoise Sagan ».

Il faut lire ces « lettres à la NRF », c'est le plus indiscret et fascinant voyage au bout de la nuit de Céline. Il faut relire aussi *Mort à crédit* qui ressort chez Gallimard avec les illustrations de Tardi, au cas où nous aurions oublié que Louis-Ferdinand Destouches est l'un des plus grands écrivains des deux derniers siècles, le 19e d'abord (« le siècle dernier je peux en parler, je l'ai vu finir... » écrit Céline dans *Mort à crédit*) et le 20e dans lequel, comme l'écrit Sollers, il demeure « le grand spectre de notre époque ».

En soumettant chez Gallimard le manuscrit de *Voyage au bout de la nuit* le 14 avril 1932, il avait écrit à qui de droit : « C'est du pain pour un siècle entier de littérature ». Il fut peut-être chiant le Céline, mais il savait qu'il était « le défonneur de la porte de cette chambre où stagnait le roman jusqu'au *Voyage* ». Publié chez Denoël, le *Voyage* rata le Goncourt 32 devant un écrivain aujourd'hui inconnu.

VITRINE ESSAIS/RECHERCHES

Clément Trudel

BARTOLOMÉ DE LAS CASAS

Une théologie pour le Nouveau Monde Marianne Mahn-Lot Desclée de Brouwer, 178 p.

LA VIE de l'évêque de Chiapas, « défenseur des Indiens », redevient actuelle en cette année marquant les 500 ans du premier voyage de Colomb. L'auteur retient que de Sévillan était peut-être un *converso* (catholique dont les ancêtres étaient juifs), ce qui expliquerait son insistance à proposer la foi, à ne pas l'imposer, en une ère où très peu d'Espagnols étaient disposés à tant d'obéissance envers une main-d'oeuvre qui fut d'ailleurs vite décimée ou exterminée. Ce livre adopte l'ordre chronologique du long combat pour la justice de Fray Bartolomé. On ne dissimule pas le côté entêté du dominicain que certains reprochent pour avoir, un moment, accepté que des Africains robustes soient substitués comme esclaves aux Indiens dont le Vatican reconnaissait qu'ils avaient une âme. Excellente fresque des intrigues à la Cour des souverains d'Espagne et des rancunes persistantes entre esprits libéraux et « colonialistes » de dure allégeance, si l'on peut se permettre cet anachronisme. Saga à reflets d'or et d'argent qui enrichit surtout les créanciers de l'Espagne!

LA PERSÉCUTION, SA FORMATION EN EUROPE

Robert I. Moore Les belles lettres Paris, 1991

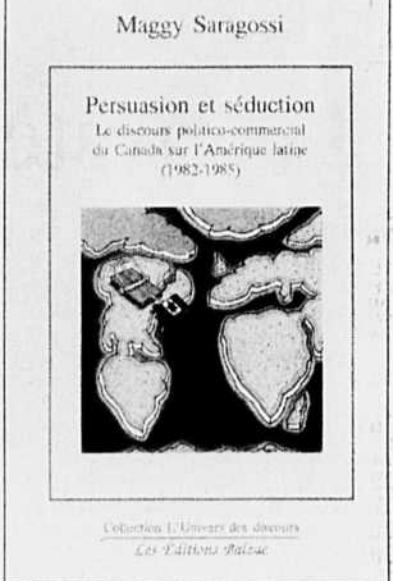
POUR quiconque s'intéresse aux racines de l'intolérance et à ces trois siècles (950-1250) où l'Europe occidentale se mit en quête de « déviants » à pourchasser : les hérétiques, les Juifs et les lépreux, le plongeon de l'historien Moore dans les archives est fascinant. Pas de jugements à l'emporte-pièce dans cet ouvrage d'abord paru en anglais en 1987. L'auteur s'en tient à un sobre exposé des étapes qui précèdent la mise en place de la répression. Pourtant, bien des souverains, bien des papes eurent des conseillers juifs. Insidieusement se déclenche une lutte de pouvoir, les aspirants conseillers « chrétiens » produisent des ragots, sèment les éléments de mythes qui associent le Juif à la sorcellerie et au Diable. Lois de ségrégation contre les lépreux ; phénomène de l'exploitation que l'on fait des Juifs avant leur expulsion (Espagne) ; préoccupation de l'Église d'intervenir dans tous les domaines de la vie et de la pensée. Voilà autant de points d'appui d'une identification de « déviants » qui renforce l'unité chez les « autres ». On pense aux écrits de Durkheim à ce sujet. Moore souligne que ce n'est pas « l'hostilité populaire » qui produit les victimes, mais bien la réaction d'une autorité qui sent son emprise s'amenuiser.

LA LIBERTÉ CONFISQUÉE

Et autres essais Jean Theau

La pensée universelle Paris, 1991, 294 p.

LE plus long des essais de Theau, professeur à l'Université d'Ottawa, porte sur la censure occulte en démocratie. Bonne polémique anti-sartrienne et rappel des dangers de restreindre la liberté sous prétexte de la rendre souveraine. Le regard de Theau s'attarde souvent sur la politique étrangère de la France qui, pense-t-il, a souvent donné lieu à des coups de théâtre, pas toujours à des actions efficaces, avant comme après de Gaulle. Theau donne, dans un bref post-scriptum sur la guerre du Golfe, son idée sur les faiblesses de l'unité européenne. Les 27 pages traitant de *Le droit à la vie et la peine de mort* soulignent notamment le paradoxe, dans l'histoire, d'abolitionnistes notoires qui ont subi la peine de mort, et de suppliciés célèbres (Socrate, Jésus) qui n'ont jamais murmuré contre la peine de mort!



PERSUASION ET SÉDUCTION

Maggy Saragossi Les Éditions Balzac, 462 p.

L'AUTEUR traite du discours politico-commercial du Canada sur l'Amérique latine entre 1982 et 1985 ; elle part de certaines allocutions des Affaires extérieures canadiennes durant les années de la « crise » provoquée par la dette internationale. Il s'agit au départ d'une thèse défendue à l'Université de Bordeaux III en 1989. Mme Saragossi analyse un discours enfermant souvent une métaphore sur la construction qui pourrait devenir un mythe fondateur du pays. Cette thèse décèle dans le Canada un pays à faible marge de manoeuvre et qui persiste à se présenter comme « pacifique et médiateur », pragmatique, avec une « mission conciliatoire » persistante. Rappelons-nous la tournée mondiale de Trudeau pour la paix, sans l'aval des grandes puissances. Ce document fait ressortir plein d'indices de l'ambivalence dans les discours — l'auteur parle à ce sujet de « visage de Janus ». Une dissection qui met à nu bien des dilemmes, selon que l'Autre est un électeur, un intellectuel, un homme d'affaires ou un ambassadeur.

HERVÉ GUIBERT

Cytomégalo-virus

Journal d'hospitalisation

96 pages — 14,95\$

NOUVEAUTÉ

D'une écriture toujours plus nette, toujours plus forte et pourtant incroyablement gracieuse, ce journal nous fait partager les derniers moments de combat, les dernières réflexions d'Hervé Guibert, Hervé Guibert l'écrivain.

Éditions du Seuil

Poésie pauvre

Jean-Pierre ISSENHUTH

▲ Poésies

CORPS

Élias Petropoulos
Du Griot, 1991

LES ÉTATS DU RELIEF

Hélène Dorion
Le Noroît, 1991

SELON Jacques Lacarrière, qui préface *Corps*, Élias Petropoulos (né en 1928) est « l'enfant terrible » de la poésie grecque contemporaine. Pourquoi ? Parce qu'il procède à un nettoyage par la dérision. Ses atouts contre une tradition distinguée et solennelle, qu'il trouve particulièrement pesante en Grèce : des anecdotes plates, des bouts de dialogues quelconques, des réflexions à l'emporte-pièce, défonçant des portes ouvertes, aussi insolentes que possible, et beaucoup de sexe. L'anti-solennité culmine quand le poète, traduisant hardiment la moitié d'une idée de Pascal, écrit : « Je suis une merde ».

L'évocation sexuelle est le chemin le plus improbable vers l'originalité. On est sûr de s'y reconnaître, de n'y rien trouver de neuf, et comme cheval de bataille, quelle picouille est plus exténuée ?

Dans la soixantaine de poèmes de *Corps*, présentés en grec et en français dans une adaptation de Frédéric Faure, il y a pourtant quelque chose de plus de conséquence que le spectacle sexuel. C'est la quête générale d'une « poésie pauvre », dont la pauvreté du corps n'est qu'un aspect. C'est une recherche du cru et du brut, dont l'esprit n'est pas sans rappeler Alphonse Piché, en plus joyeux, et qui ragaille quiconque pense que les joies, les fioritures, les dentelles artificielles du maniérisme sont un enlèvement.

Chez Petropoulos, loin d'annihiler la poésie, la dérision construit des poèmes à profusion. C'est l'inflation contre l'inspiration : *Construis ton poème comme une maison / Forceloi à écrire des poèmes, / même les jours où tu n'en as pas envie. / Définis, dès le début, la forme et le contenu des vers. / Concocte-les en jouant. / Jette à la poubelle la Poésie des Idées, des Symboles et des Couleurs. / Préfère les Images de tous les jours, / les instantanés insignifiants ; / c'est-à-dire, une Poésie Pauvre.*

Et pour mettre ses principes en

application, hêlant pauvrement son ascendance poétique, Petropoulos conclut : *Salut Ginsberg, vieille tapette !*

Dans ce sillage s'élève un édifice à part. Sa faiblesse vient-elle de ce qu'il se définit par opposition ? Dans la hargne qui s'y manifeste contre l'histoire, l'art, la beauté, il est difficile de ne pas percevoir un fond d'impuissance et d'envie. Plus grande et plus certaine me paraîtrait la force d'un édifice élevé en toute indépendance, sans repoussoir, sans agressivité d'aucune sorte.

D'une façon très différente, la poésie d'Hélène Dorion est aussi chercheuse de pauvreté. *Les états du relief* présente une soixantaine de poèmes courts qui disent les sentiments nus et traquent avec des moyens minimaux les plus intimes mouvements intérieurs : *C'est un jour / où tout se dresse / et retombe / entre mes doigts les heures / ne craignent plus de vivre / leur parfait mélange / de lumières et d'obscurités / comme un amour / le jour me demande de partir / avec lui de trembler / parfois pour un rien.*

J'éprouve pour cette poésie un mélange de sympathie et d'inquiétude. Sympathie pour une recherche de justesse, qui ne jette pas de poudre aux yeux et trouve la forme discrète qui convient à l'indiscrétion. Inquiétude de voir que *Les états du relief*, si je ne me trompe, est le dixième recueil d'Hélène Dorion en huit ans.

À force de déploiement, la pauvreté ne va-t-elle pas tourner en redondance et en indigence ? Le monde de ces poèmes se résume à quelques traits schématiques : le jour, la lumière, la clarté, la vie, les heures, le chemin, le silence, le temps, les gestes. Autant dire qu'il ne tient qu'à un fil, qui risque de s'user de retouche en retouche et de casser sous le poids d'une production éfrénée. Mon inquiétude s'accroît peut-être du fait qu'entre *Les corridors du temps* (Écrits des Forges, 1988) et *Les états du relief*, je ne vois pas un grand renouvellement.

Tout de même, un vers du dernier recueil se demande « comment échapper au territoire du familier », et plusieurs pages lui répondent par des tentatives d'élargissement du décor et du souffle : *qui / sommes-nous dans la nuit lancée / contre la nuit / cette marche / méthodique chaque jour / se lever se trouver encore / dans l'étroit couloir / de la course vers le vide / les pas s'accumulent / sans pourquoi ni comment / le temps disparaît / derrière une histoire / qui n'est plus la nôtre...*

Vieillir dans deux îles

Lisette **MORIN**
▲ Le feuilleton

SVEN

Jean Lods
Calmann-Lévy, 224 pages

PLUS par coïncidence que par choix de lecture, voici le second feuilleton, en deux semaines, consacré à un roman dont le titre est un prénom, et de surcroît, un prénom en quatre lettres.

Iris, de Thierry Laget, était tout entier consacré à la recherche, obsédante, d'une femme aimée et trop tôt perdue pour le vieil homme centenaire qui ne l'a jamais oubliée. *Sven* est le prénom — son nom n'a guère d'importance — d'un garçon qui vit avec un vieillard dans une île, il s'agit de la Réunion, où le passé l'emporte sur le présent, au point que les deux se confondent dans le récit.

Mais le roman de Jean Lods est double : dans une autre île, de l'archipel des Frisones, un gardien de phare, paralysique, vit ses derniers jours en compagnie d'un homme beaucoup plus jeune auquel il a prêté un restaurant-bar désaffecté, à l'enseigne du « Pavillon bleu ». Dès les premiers chapitres, qui ne sont d'ailleurs pas numérotés, on apprend qu'un passé relie l'homme de passage, compagnon du gardien de phare, à l'insulaire du bout du monde et à son jeune « gardien ». Les deux îles et leurs occupants ont déjà été des lieux de bonheur, et, dans les deux cas, c'est une femme qui, en s'en allant, a transformé en enfer de solitude cet éden de calme et de sérénité.

Dans son phare, battu des vagues, sous les embruns presque constants, l'homme en fauteuil roulant attend sa fille, Anne, partie au loin, ne se résignant pas à se croire abandonné. Quant à l'occupant du château branlant, sur une ferme qui fut jadis prospère, à l'orée d'un village lui aussi déserté par ses occupants, c'est sa femme, puis son fils Emmanuel qui l'ont quitté. Le jeune garçon reconstruit, grâce à des « jeux », suggérés par le vieil homme — celui du chemin de fer, entre autres, jouet merveilleux avec tous ses accessoires, y compris un village miniature où il installe l'épouse en allée, le fils — l'univers autrefois familial et heureux de l'homme irascible, qui chevauche encore une belle jument, entre deux siestes sous la véranda, dans un rocking chair d'époque coloniale.

Le dépaysement que procure ce roman — qu'on pourrait une fois de



Jean Lods

plus qualifier d'inclassable, si le terme n'était si galvaudé — est de deux ordres. D'une part, dans une langue si belle, si parfaitement accordée aux paysages qu'elle aide à faire voir, l'auteur est un romancier de tradition classique. D'autre part, sa façon de fragmenter son récit, l'énigme qui subsiste jusqu'à la fin (le gardien de phare mourra sans avoir revu sa fille, et Emmanuel, qui attend Sven, qui lui a préparé non seulement une belle chambre mais un champ clos pour que s'y ébatte le cheval entre deux galops le long de la plage) prendra la relève dans le phare... pour jusqu'à quand ?

Le thème de ce très beau livre, où la description de la nature explique peut-être ce qui s'appelle Emmanuel soit un photographe, est facilement lisible : le passé est aboli, on ne le ressuscite que par le souvenir et tout essai de transposer le temps de la jeunesse en temps présent est futile. Mais, séparés par des milliers de kilomètres, ces deux îles, si dissemblables par le climat et par la végétation, se ressemblent en étant le dernier asile, asile de mort, hélas ! de deux hommes vieillissants et malheureux, deux oubliés par la vie et le mauvais sort.

Jean Lods, que je découvrais dans

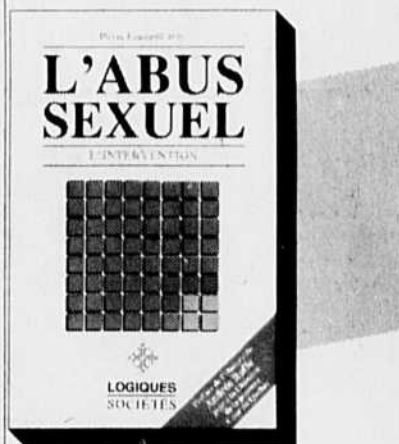
de ce qu'il en reste : une massure, un téléphone toujours branché, et une belle bête dans l'écurie.

Dans la production courante et les nouveautés lentes à nous parvenir en cet hiver neigeux, *Sven*, de Jean Lods, est une surprise heureuse et la chance d'une très bonne soirée de lecture. Le vieux poète anglais, John Donne, disait que « personne n'est une île ». Mais il arrive, grâce à un fabuliste inspiré et un prosateur admirable, que des îles peuvent abriter des solitaires mystérieux et fascinants.

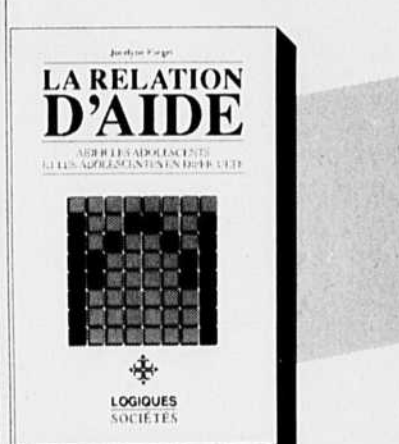
L'INTELLIGENCE naturelle



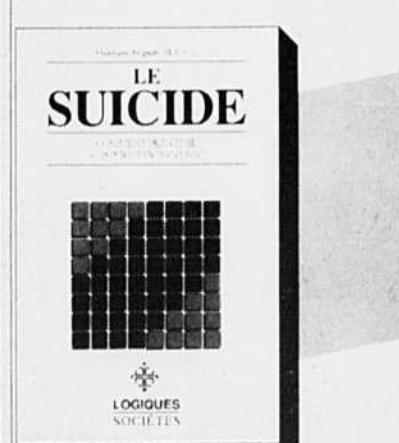
LA VIOLENCE À L'ÉCOLE
Guide de prévention et techniques d'intervention
Jacques Hébert
160 p. - 16,95 \$



L'ABUS SEXUEL
L'intervention
Pierre Foucault
120 p. - 14,95 \$



LA RELATION D'AIDE
Aider les adolescent(e)s en difficulté
Jocelyne Forget
172 p. - 18,95 \$



LE SUICIDE
Comment prévenir, comment intervenir
Monique Séguin
126 p. - 16,95 \$

Les éditions **LOGIQUES**
C.P. 10, succ. «D»
Montréal QC H3K 3B9
Tél.: (514) 933-2225
FAX: (514) 933-2182

Le mystère Villon

TRISTAN TZARA

Oeuvres complètes
tome 6 : *Le secret de Villon*
Flammarion, 1991, 636 pages.

Alain Charbonneau

CHACQUE littérature a son mystère. La grecque a Homère, l'anglaise Shakespeare. Nous, on a Villon. Mystère à l'exposant dans ce cas-ci puis-que la vie et l'oeuvre de François Villon, loin de se tourner le dos, ne cessent de se féconder mutuellement, de se mirer l'une dans l'autre comme deux miroirs qui reviennent, formant en bout de ligne un écheveau tel qu'il est quasi impossible de lire les vers de l'une sans du coup chercher à remonter aux faits saillants de l'autre.

Villon-voyant, Villon-voyou : le *Lais* comme le *Testament* ligotent ces deux figures l'une à l'autre et posent entre elles, sans jamais la résoudre, l'équation géniale sur laquelle va fleurir le lyrisme de l'ère moderne. Au lecteur dès lors — ce semblable, ce frère — de saisir les innombrables allusions faites aux événements et aux personnages de la vie du poète, à lui de déchiffrer les significations cachées, de découvrir les sous-entendus et les clinis d'oeil, de sentir l'ironie sourde et le sarcasme mordre. Reste qu'on a beau l'interroger de tout bord tout côté, l'oeuvre de Villon, l'une des plus frustrantes à lire de la littérature française, garde jalousement son secret : on est devant elle comme devant un coquillage, contraint d'induire l'architecte et d'esquisser maladroitement le portrait-robot du créateur.

C'est ce secret qu'il y a moins d'un demi-siècle, le père de Dada, Tristan Tzara, entrepris de percer. Et selon une méthode digne des plus abracadabrantes recherches oulipiennes. Mis sur la piste par un prédécesseur, qui avait découvert dans un vers du *Testament* les syllabes perméutées du nom d'Ithiers Marchant, le rival heureux de Villon, Tzara émet l'hypothèse suivante : les textes de Villon sont truffés d'anagrammes, ces mots enchevêlés dans le corps du texte qui sont à la littérature ce que les pubs subliminales sont au cinéma.

Une hypothèse qui lui permettra de détecter dans les octosyllabes du *Lais* une foule de noms propres dont les lettres sont réparties symétriquement autour d'un axe central formé d'une ou de plusieurs lettres. Exemple : « Vivre Aux humains est IN-CERTAIN » = NAVARE, le nom du collègue que Villon et quelques mal-fauteurs patentés cambriolèrent le soir de Noël 1456. Ces mots sous les mots, Tzara va en découvrir 1235 du fil à une lecture minutieuse et résolument moderne.

Sixième et dernier tome des oeuvres complètes de Tzara, publié chez Flammarion grâce au travail impeccable d'Henri Béhar, *Le secret de Villon* est, on le devine, d'un abord fastidieux. Il apparaît souvent comme un immense château de carte, une construction théorique folle et audacieuse où on frise le délire d'interprétation cher à Dali. Et ses procédés résistent mal à l'analyse qui n'ignore pas la part significative de hasard entrant dans la composition même de l'anagramme (j'ai retrouvé mon nom disséminé à quelques endroits).

Si rébarbative et si maniaque soit-elle, l'étude de Tzara n'en lève pas moins le voile sur nombre de passages obscurs dont l'interprétation avant elle restait erronée. Elle attribue entre autres à Villon un texte demeuré jusque-là anonyme, *L'Embusche Vaillant*, et souligne le rôle joué par ce texte dans la rixe qui devait conduire Villon à occire d'une pierre au visage le prêtre Sarmoye.

Mais surtout, Tzara, en se livrant ainsi à un décryptage en règle des vers et en proposant une lecture d'un texte invisible, sous-cutané en un sens, s'élève contre l'image romantique d'un Villon poète des bas-fonds, paillard et bruyant, qui aurait écrit le *Lais* en une seule nuit dans la grisaille du vol commis le soir même. Et c'est là une de ces ironies de l'histoire, que ce soit l'un des précurseurs de l'écriture automatique qui plaide pour la compréhension « d'un poète à la fois lettré et très attentif à la langue parlée, très curieux de tout ce qui touche au langage tel qu'il se fait et se modifie en son temps ». Que ce soit celui qui baptisa le mouvement de la révolte et de l'absurde sur un pur coup de dé, qui préfère au poète inspiré la figure d'un poète de métier, usant des lettres comme l'artisan use de son outil, en toute conscience et de façon longuement méditée.

Roman d'amour déçu bien plus qu'alibi du poète-cambrioleur, poème aux clefs multiples et aux sens latents et non cri spontanés du laissé-pour-compte, le *Lais* témoigne aux yeux de Tzara d'une rare maîtrise des moyens d'expression qu'offre le langage, une maîtrise qui n'a pas pu s'acquiescer qu'au prix d'un patient travail d'écriture. La légende Villon sort ébranlée de cet examen : l'oeuvre, elle, à petites doses il est vrai, livre un peu de son contenu énigmatique dont nous sommes les héritiers, lointains mais en même temps contemporains de Jehan Raguiet, Catherine de Valence ou Perrenet Marchant auxquels Villon, qui n'avait « tente ne pavillon », légua fort ironiquement ces quelques vers de sa façon.

À lire!

«L'ANTI-AGAGUK!»

Bruno Verrier

Mais qui va donc consoler Mingo?

par Paul Bussières

Un récit envoûtant.

Un document saisissant sur la vie des Inuit.

Un témoignage exceptionnel sur leur vie spirituelle.

24, 95 \$

ROBERT LAFFONT

AUX ÉDITIONS FIDES

Antoine Del Busso
succède à
Micheline Tremblay



Le Conseil d'administration de la Corporation des Éditions Fides est heureux d'annoncer la nomination de monsieur Antoine Del Busso au poste de directeur général et d'éditeur. Il succède à madame Micheline Tremblay qui occupait le poste depuis 1983 et qui a été nommée récemment à l'Administration générale de sa communauté, la Congrégation des Sœurs Sainte-Croix.

Sous la direction de madame Tremblay, les Éditions Fides ont connu un redressement et une expansion remarquables, tant dans le secteur de la distribution que dans celui de l'édition proprement dite. En effet, en plus de son propre fonds d'au-delà de 1000 titres actifs, Fides est devenue distributeur exclusif au Canada de plusieurs maisons françaises (Éditions du Cerf, Châlet, Liturgie, Mame, Médilogue, Moustier) ainsi que des Éditions Bellarmin et du Beffroi. En février 1990, Fides est devenue propriétaire des Éditions Bellarmin, maison fondée par les Jésuites, qui maintient toute son autonomie éditoriale.

Par ailleurs, Fides est partenaire de Leméac et Hurtubise HMH dans la collection de poche Bibliothèque Québécoise. Elle possède également une participation importante dans les Éditions d'Enseignement Religieux FPR Inc. La Corporation des Éditions Fides consolide ainsi sa place sur la scène culturelle québécoise.

Monsieur Antoine Del Busso possède une vaste expérience dans le domaine du livre. Il a notamment été directeur des Éditions du Boréal de 1977 à 1989 et plus récemment éditeur au sein du groupe Sogides. Également actif à l'Association des éditeurs, il en a été vice-président pendant plusieurs années. En 1991, il a été membre du Groupe-conseil sur la politique culturelle du Québec, sous la présidence de monsieur Roland Arpin.

Le plaisir des Livres

Andrée MAILLET

▲ choses écrites

Carnet 20

J'AI ENTAMÉ janvier sur mes skis de 15 ans, 16 et 17 ans. Bien d'autres souvenirs ont neigé en lents tourbillons tout autour de moi, de nous. Par exemple, cette messe de minuit du Premier janvier tout après l'Année Sainte, à Assise. Mimi Janssens servait la messe du père Roger de Bar, là-haut, au milieu des Giotto. Germaine Tillion, Lyn et moi par pur hasard — et c'est vrai qu'il est souvent pur — avions découvert un temple circulaire ouvert et illuminé au cœur même de la ville — la vieille ville, dirions-nous aujourd'hui — que quelques plâtres colorés, quelques cierges, quelques éléments catholiques suffisaient, fallait-il croire, à christianiser. Tout le reste l'essentiel : le péristyle, un demi-dôme, du 2e siècle av. J.-C. ... d'obligeants Italiens qui parlaient français, plutôt que de nous laisser nous perdre en conjectures, nous dire que nous étions chez Minerve. Combien la Déesse semble présente et tutélaire au-dessus de la crèche, de l'Enfant-Dieu qui était depuis toujours l'enfant, le nourrisson des Moniales, des Recluses de toutes les époques, des vierges aspirant à la sainteté (y aspirant ou non, Minerve est l'une des déesses vierges), l'Enfant-de-Cire qu'elles pressaient chacune à son tour contre sa poitrine, le bergant et chantant, mère une fois l'an, ou deux ou trois fois, aux fêtes.

Je songe à la plus jolie séquence du film intitulé *Thérèse*. À part cette séquence et un beau chant de femme à *capella*, le film m'a déçu : quelques anachronismes, des gestes dégoûtants...

Alors, dans ce temple de Minerve travesti en église, quoi d'épatant, cette nuit-là ? Des cantiques inouïs, envoûtants, nous chantés (juste) par le peuple d'Assise, en italien. Les chants de l'Ombrie pour les temps de la Nativité. À cinq cent mille lieues des *Santa Lucia* et autres *Sorrento*. De la musique pure et divine (plus grave que les airs provençaux) s'apparentant peut-être à quelques airs basques anciens, ni lydiens ni hypolydiens tels certains recueillis en Hongrie par Bartok; mais, à l'origine (peut-être) de ce que Frescobaldi a retrouvé, et Kodaly (en Hongrie aussi) ... éloignés dans l'espace des anciennes musiques celtiques, mais probablement contemporains, à peine polyphoniques, et dont l'accord de la quinte n'était pas la base.

Il faudrait Andrée Désautels et le meilleur folkloriste de l'Italie pour m'expliquer ces cantiques puissants, tirés de l'Terre, assurés comme une belle femme enceinte soutenue elle-même par une force mâle et tranquille. Pas les plus attendrissants ni charmants : seulement parmi les plus beaux chants religieux que j'ai jamais entendus de ma vie — à part les chants grégoriens. Une nuit magique, dit Lyn « avec des chants que l'on n'attendait pas ».

Les ouvertures du temple avaient des plaques d'albâtre affînées en guise de vitraux, assez minces pour laisser passer la leur nocturne, verdâtre s'il me souvient. Les fidèles étaient restés debout durant la messe basse, debout et tassés, si dense était la foule. Dehors, une grosse lune sur un ciel de grosse soie bleue, bien tendue, poudrée d'or.

Souvenirs d'un dimanche dans les bois. Ce matin, je vous salue, très hauts sapins ! Vieux et très droits sapins, je vous chante ! Droites et hautes épinettes au vert jaune, je vous admire en ce réveil ensoleillé... Des arbres verts s'ébrouant, rejetant comme en riant leur première poudrée de neige. Veillerez-vous sur mes jours donnés ? Arbres que je protège, veillerez-vous sur mes journées ? Le vent s'emballant vivement à vos branches, le vent que je vois dans tous ses déguisements dans avec chacun de vous, tous les dimanches.

L'erreur la plus fâcheuse est de croire qu'on sert sa patrie en calomniant ceux qui l'ont fondée. Tous les siècles d'une nation sont les feuilletés d'un même livre. Les vrais hommes de progrès sont ceux qui ont

pour point de départ un respect profond du passé. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous sommes, est l'aboutissement d'un travail séculaire. Pour moi, je ne suis jamais plus ferme en ma foi libérale que quand je songe aux miracles de la foi antique, ni plus ardent au travail de l'avenir que quand je suis resté des heures à écouter sonner les cloches de la ville d'Ys. » Ernest Renan.

J'ai récemment porté un jugement littéraire sur un ensemble de textes publiés, sans faire le détail. C'est mon jugement sur l'ensemble qui a une valeur critique. C'est au genre d'écriture choisi par certains éditeurs, les Herbes Rouges, entre autres, que je m'objecte. Toutefois, chez ces éditeurs, il y a des oeuvres intéressantes que je me propose quand même de commenter, éventuellement.

De quel droit juger ? De celui que m'ont donné mes pairs, tout simplement. Voici quatre décennies que des écrivains parmi les plus haut placés du Québec m'ont accordé de cent manières une qualité de discernement hors du commun dans l'art de juger des talents littéraires, et les écrivains québécois. Et, un flair infailible pour distinguer dans un lot de textes, soumis par des débutants, celui de l'écrivain qui s'affirme déjà comme un tempérament.

Vais-je m'assoupir dans ces gerbes d'oignons et de pavots parce que je suis septuagénaire ? Ou, n'ai-je pas raison de penser qu'une telle confiance me crée des obligations ? Celle, par exemple, de répéter le cri d'alarme de Jean Larose, en disant : « Avant de faire créer — à partir d'eux-mêmes, c'est-à-dire de l'infime — vous jeunes élèves, donnez-leur à lire les classiques » ! Renchérissant, je dis : faites-leur pasticher les maîtres.

En littérature, je préfère ce qui est travaillé, difficile à faire — et fait de manière à ce que cela semble facile ; (mais pas toujours, pas nécessairement !). On dit à tort et à travers qu'on ne mêle pas la politique et l'art, le féminisme et l'art. Moi, je crois au contraire que l'art porte plus loin, plus haut les utopies qui seront lois demain.

CE QUI VA SUIVRE, il ne faut pas le moins corriger. Tiré d'un journal authentique dans une belle calligraphie avec pleins et déliés, c'est écrit par un jeune homme de 22 ans — et demi — précise-t-il, natif de Sorel. La scène se passe à Rome. Le jour est daté du 1er janvier 1869.

Jour de l'an. Le jour de la nouvelle année n'a pas été aussi agréable pour moi. Le mercredi, j'eus à monter la garde et passer la nuit à la belle étoile — Le jeudi, je descendis de garde à 11 h de l'avant-midi, et le soir je fus nommé de patrouille dans la ville afin de maintenir l'ordre qui est souvent interrompu dans ces jours de fêtes par le désordre, l'ivresse des pékins. Nous appelons Pékins toute personne qui ne porte pas l'uniforme militaire. Cette patrouille dura jusqu'à une heure du matin, ainsi se termina pour moi l'année 1868 et commença celle de 1869 — la carabine en bandoulière sur le dos.

CE BEAU GARÇON croit que la langue est gardienne de la foi. Que la foi est gardienne de la langue française (avec ses pleins et ses déliés). Il a raison deux fois. Il est à Rome pour sauver le pape, le *St-Père de l'église catholique et romaine*, écrit-il, contre Garibaldi. Il est Zouave pontifical. Dans son cœur, ce titre est tout en majuscules. Il était un petit-cousin de grand-maman Dupuis. Il se nomme Joseph Francoeur. Sa fille, tante Baba, m'a légué ce trésor : le journal de Guerre d'un jeune volontaire qui a offert sa vie pour son idéal. Lui, il savait qu'il était Dollard des Ormeaux et Madeleine de Verchères. C'est pourquoi il est là où il se passe quelque chose d'important dans notre civilisation.

Un Zouave ! Notre peuple a admiré et aimé nos Zouaves pontificaux. À cette époque-là, peu de gens chez nous connaissaient la valeur de Garibaldi. Nous n'avons eu que trop de staliniens ici. De Jdanovistes, au demeurant sans mérite. L'athéisme militant, à oeillets et qui ne se prive pas du mensonge, n'a jamais ajouté un iota d'intelligence à quiconque ; c'est l'Inquisition laïque toute aussi moche que l'autre.

Ignorer le passé en croyant être moderne, c'est perdre sa mémoire — l'Histoire étant la mémoire d'un peuple. Et, qui perd sa mémoire n'est, hélas ! plus quelqu'un. Il n'est personne. — A.M.

Serge Truffaut

LE GONCOURT, parfois il s'accompagne de la chance, parfois de la poisse. À qui n'y prend garde, ce prix littéraire, le plus convoité de la République de prix que les sénateurs de la République des lettres délivrent annuellement, peut imprimer en effet les stigmates chers au malin. À l'esprit du malin. C'est pas compliqué, le Goncourt, c'est soit la fortune, soit la guigne.

Ce prix fondé au siècle dernier par deux frères qui étaient aussi fanatiques dans leur misogynie qu'ils étaient virulents dans leur antisémitisme, entraîne tout autour aujourd'hui primé dans un maelström médiatique qui, si on n'en respecte pas les us et coutumes, vous conduit dans les bras de la déprime, de l'éthylisme aigu ou, pire, de cet oubli qui se confond avec l'indifférence.

Tenez, par exemple, Jean Carrière, Yves Navarre, Michel Host et, dans une moindre mesure, Frédéric Tristan. Le premier, lauréat en 1972 pour *L'épervier de Maheux*, s'est noyé dans le vin. Le deuxième, lauréat en 1980 pour *Le Jardin d'acclimatation*, a rencontré la déprime. Le troisième, lauréat en 1986, autrement dit hier, pour *Valet de nuit*, est... Le troisième ? Où diable est-il passé ? Le sait-on ? Cela intéresse-t-il quelqu'un ? Quant au quatrième, lauréat en 1983 pour *Les Égarés*, peut-être une fois par année, au détour d'un article on apprend, en quatre ou cinq mots à peine, qu'il travaille tel sujet ou tel thème.

Dernier primé, Pierre Combescot, notre écrivain à hérité « d'une base de lectorat de 30 000 à 40 000 fanatiques. Un phénomène très important car cela vous permet de créer une mystique autour de soi. Surtout, c'est mon cas, si vous ne publiez pas de livre à tous les deux ans. Il faut savoir résister. Il faut dire non aux pressions qui sont faites sur vous pour que vous pondiez un roman dans la foulée du succès obtenu par le précédent ».

« Ce que j'apprécie de mon éditeur (Grasset), c'est lorsque je dis non, c'est non. Point. Grasset, c'est un club où on fait de la littérature sans se tortiller, s'en prendre des pauses devant l'éternel. Ce n'est pas comme Gallimard. Mon roman n'aurait pas pu être édité ailleurs ». Il y a quelques années, « Hector Bianchiotti, un ami, voulait que je vienne chez Gallimard. J'ai essayé, mais je ne me sentais pas à l'aise ». Mais qu'est-ce qui différencie Gallimard

PIERRE COMBESCOT

Il y a des Goncourt heureux



Pierre Combescot : « Grasset, c'est un club où on fait de la littérature sans se tortiller. »

à 65 000 exemplaires ». De cet inventaire, notre écrivain a hérité « d'une base de lectorat de 30 000 à 40 000 fanatiques. Un phénomène très important car cela vous permet de créer une mystique autour de soi. Surtout, c'est mon cas, si vous ne publiez pas de livre à tous les deux ans. Il faut savoir résister. Il faut dire non aux pressions qui sont faites sur vous pour que vous pondiez un roman dans la foulée du succès obtenu par le précédent ».

« Ce que j'apprécie de mon éditeur (Grasset), c'est lorsque je dis non, c'est non. Point. Grasset, c'est un club où on fait de la littérature sans se tortiller, s'en prendre des pauses devant l'éternel. Ce n'est pas comme Gallimard. Mon roman n'aurait pas pu être édité ailleurs ». Il y a quelques années, « Hector Bianchiotti, un ami, voulait que je vienne chez Gallimard. J'ai essayé, mais je ne me sentais pas à l'aise ». Mais qu'est-ce qui différencie Gallimard

de Grasset ? « Grasset me porte bonheur ».

Lucide, fin, pertinent, Raymond Queneau, le savant, avait noté : « Pourquoi ne demanderait-on pas un certain effort au lecteur ? On lui explique toujours tout au lecteur. Il finit par être vexé de se voir si méprisamment traité le lecteur ». Votre livre, à cause de la richesse du vocabulaire qui le traverse exige du lecteur un effort ? À votre histoire, aux mots de votre histoire, on pourrait fort bien appliquer votre propre observation : « chaque mot recelait un parfum d'aventure ». Non ? »

« Tout d'abord, je dois vous dire que Raymond Queneau était un homme de lettres. Il était au comité de lecture de Gallimard ; il s'occupait de la Pléiade. Bref, Queneau était une éminence grise. Moi, je suis un artisan. Incidemment, je ne suis même plus critique littéraire. Quoi qu'il en soit, je suis un artisan des lettres qui tient à le rester. L'essentiel étant pour moi l'écriture. Mon écriture. J'écris d'abord et avant tout pour moi-même. C'est un exorcisme. Toutes les formes d'art sont d'ailleurs des exorcismes ».

« Tous les jours, il faut que j'écrive deux ou trois pages. C'est mon yoga, ma gymnastique, mon jogging, mon régime alimentaire ». Le Goncourt n'a pas mis un frein à cette habitude ? « Non ! Tous les jours je travaille sur mon prochain livre. Si vous voulez, pour moi l'écriture exige une discipline, un entraînement. Tout pianiste digne de ce nom travaille quotidiennement sur son instrument. Moi, je m'entraîne à la phrase ».

« Si elle est trop limpide, il faut que je l'enrichisse. Je n'aime pas le style nouvelle cuisine. Vous voyez le genre ? Il faut qu'elle soit la plus musicale possible, ma phrase. Je la cuisine. Je la travaille comme un sculpteur ». Et ces mots, ce langage, où êtes-vous allés les chercher ? « En fréquentant Francis Carco, Pierre Mac Orlan, Lacenaire, Bruant. Parfois je les invente ». Lorsque votre vocabulaire est riche, « vous pouvez porter votre livre comme un bouclier qui vous évite, lorsqu'on a eu le Goncourt, de tomber dans les écueils dont nous parlions ».

Il faut bien le dire, certains ne sont pas sortis indemnes « parce que leur roman n'avait pas la force d'un bouclier ». Car au fond, « le Goncourt, c'est comme le temps des cerises. Ça dure trois mois » de conclure ce Goncourt heureux.

Les héritiers de Fernand Séguin

LES DÉBROUILLARDS

Agence Science-Press
Conseil de Développement du loisir scientifique

SCIENCE EXPRESS

Agence Science-Press
Association des professeurs de sciences du Québec

LES GRANDS DÉBROUILLARDS

Éditions Héritage, 1991

Yolande Lavigne

PRINTEMPS 1978 : l'Association des communicateurs scientifiques du Québec (ACSQ) forme un comité chargé d'élaborer un projet de service de diffusion de l'information scientifique dans les médias régionaux. C'est le projet Hebo-Science, aujourd'hui une corporation sans but lucratif autonome : l'Agence Science-Press. Hebo-Science, dirigé par des journalistes scientifiques, paraît 52 fois l'an et témoigne de la Recherche en cours au Québec et dans le monde, ainsi que des aspects scientifiques des questions d'actualité.

Ses associations tissées serrées et dans différentes directions contribuent à la visibilité et à l'efficacité de l'Agence Science-Press. Le travail, la compétence de son directeur Félix Maltais et de ses collaborateurs, à son expansion. Née de l'Association des communicateurs scientifiques, l'Agence profitera des locaux et services de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, du réseau Vidéo-



tron et de l'Université de Montréal pour la production d'émissions télévisées, des Presses de l'Université du Québec et des Éditions Héritage pour l'édition de ses livres et cahiers de la collection des Petits Débrouillards.

Le Conseil de développement du loisir scientifique, un allié de toujours, assume conjointement avec l'Agence la publication du magazine *Je me petit-débroille*, coordonne le travail d'animation des Conseils de loisirs scientifiques régionaux et travaille à étendre le mouvement des débrouillards à toute la francophonie.

Les magazines Québec Science, Franc-Nord, Forêt Conservation, Spectre, Interface et Le Québec Astronomique participent à la table de concertation des revues de vulgarisation scientifiques mise sur pied par l'Agence. L'Association des professeurs de sciences du Québec est aussi partenaire de l'Agence pour la publication d'un *newsletter*, *Science-Express*, destiné aux enseignants et étudiants du secondaire et du collégial. Enfin, les productions SDA qui ont mis au monde la série *Les Débrouillards*, animée par Marie-Soleil

Tougas et Grégory Charles et diffusée à Radio-Canada, sont partenaires de l'Agence, tout comme les gouvernements et entreprises qui lui apportent un support financier.

Puisque c'est la fête des débrouillards, le 10e anniversaire de leur revue, parlons du professeur Scientifex, ce savant pédagogue-fantôme qui a eu l'intelligence de mobiliser la jeunesse en l'impliquant activement dans ses expériences. Auteur, dès 1979, d'une chronique d'expériences scientifiques pour les enfants dans *Hebo-Science* et dont le succès donna naissance au magazine *Je me petit-débroille*. Ce fut le début d'un mouvement d'éveil scientifique qui allait, en quelques années, rejoindre des dizaines de milliers de jeunes, chez nous et à l'étranger. La revue *Les Débrouillards* compte aujourd'hui près de 21 000 abonnés ! Après la formation du Club des petits débrouillards et la publication de 110 numéros de la revue, l'Agence courtise maintenant les Grands débrouillards.

Aux huit livres d'information et d'activités de la collection des petits débrouillards, au cinq Cahiers d'activités et à une première bande dessinée s'ajoute *Les Grands Débrouillards*. Cette BD originale raconte, sous forme d'aventures, 14 facettes du patrimoine scientifique et technique québécois. On y présente des chercheurs, des inventeurs, des savants. *Les Débrouillards* (es) sont-elles à venir ? Le lecteur y apprend des choses dans différents domaines, de façon imagée et amusante. Après le sel, serait-ce le sucre de la science ? Saviez-vous que le concepteur de la première souffleuse à neige était un laitier, Arthur Sicard, qui avait bien des misères à se rendre en ville, en hiver, pour y vendre son lait. Et, comment a-t-on fait pour construire le Tunnel II. Lafontaine ? Et, les grands barrages hydro-québécois ?

Cinq scénaristes ont travaillé à cet album, dont Claude D'Astous qui a reçu le prix Jeunesse de l'Association québécoise des éditeurs de ma-

gazines, pour son article *A vue de nez*, publié dans *Je me petit-débroille* en novembre 90. Et, deux illustrateurs : Al + Flag et Jacques Goldstyn, ce dernier est géologue de formation et père de la railleuse petite grenouille Beppo.

Cette grenouille de 10 ans a été de toutes les publications du monde des débrouillards depuis le début. Elle prête d'ailleurs son nom à des récompenses, accordées par l'Agence dans le domaine de la vulgarisation scientifique : quelle bonne idée ! Le premier récipiendaire fut justement le papa de Beppo, Jacques Goldstyn, qui a su créer un univers à la fois sérieux et amusant, toujours crédible, dans lequel les jeunes aiment se retrouver. Un deuxième prix Beppo est allé à Marie-Hélène Denault. Marie-Hélène est directrice générale du CDLS de Montréal et a contribué à former des centaines d'adjoints du professeur Scientifex. Elle supervise l'organisation d'ateliers de débrouillards aux quatre coins de la grande région métropolitaine. Elle est aussi à l'origine de la Journée nationale des Débrouillards fêtée à travers la province le 7 décembre.

Enfin, M. Pierre Bourque, directeur du Jardin botanique de Montréal, s'est aussi mérité un prix Beppo. Il a contribué à faire du Jardin, avec son Insectarium et bientôt son Biodôme, un lieu fort agréable de sensibilisation aux sciences.

Si on exclut le mot *petit* du vocabulaire de la débrouille, depuis le 10e anniversaire de la revue, c'est que les enfants ne se considèrent pas longtemps comme *petits*. Ils se trouvent toujours des plus petits par rapport à qui être *grands*... Nous parlerons désormais du « Club des débrouillards », et du magazine *Les Débrouillards*.

Il reste que c'est une belle association que celle de ce Scientifex qui invente avec son équipe des expériences aussi amusantes que passionnantes et de ces communicateurs, ses adjoints, oeuvrant avec enthousiasme sur le terrain.

Citant *Le Prophète* de Khalil Gibran, Félix Maltais, qui sait trouver des formules qui font mouche, fier des jeunes lecteurs et auditeurs dont il a su respecter l'intelligence, les goûts et les intérêts, disait fort à propos : « Vous pouvez vous efforcer d'être comme eux, mais ne tentez pas de les faire comme vous. Car la vie ne vapes en arrière ni ne s'attarde avec hier. Vous êtes les arcs par qui vos enfants, comme des flèches vivantes, sont projetés. »

Certains petits scientifiques québécois iront loin et, à leur lancée, les concepteurs et rédacteurs de magazines consistants, sérieux et accrocheurs comme *Les Débrouillards*, ne seront pas étrangers.

POUR PASSER L'HIVER AU CHAUD, ULYSSE VOUS PROPOSE :

| | | |
|---|---|---|
| <p>MASSEAU-SÉGUIN GUIDE EXPRESS DES VINS</p> <p>Un succès foudroyant</p> | <p>MARCEL MOUSSETTE L'HIVER DU CHINOIS</p> <p>Le Survenant aux yeux bridés</p> | <p>ANDRÉ BERTHIAUME PRESQU'ÎLES DANS LA VILLE</p> <p>Un des maîtres incontestés de la nouvelle</p> |
|---|---|---|

ÉDITEUR, C.P. 5247, SUCC. C, MONTRÉAL QC H2X 3M4

ULYSSE LA LIBRAIRIE DU VOYAGE

LA COURSE AUTOUR DU MONDE CHEZ ULYSSE

Venez rencontrer Karina Goma et Patrick Masbourian le dimanche, 2 février de 11 h à 16 h.

Présentation des films des participants et séance de signature pour le livre *La Course D'Europe-Asie à Destination Monde*.

4176 St-Denis, Montréal, 843-9447